



L A M E T A

**Laboratoire Montpellierain
d'Economie Théorique et Appliquée**

U M R
Unité Mixte de Recherche

DOCUMENT de RECHERCHE

«L'étude des cycles de KONDRATIEFF
nous permet-elle d'en savoir plus sur la
nature sociale de la monnaie ?»

Philippe JOURDON

DR n°2007-10

Faculté de Sciences Economiques - Espace Richter
Avenue de la Mer - Site de Richter C.S. 79606
3 4 9 6 0 M O N T P E L L I E R C E D E X 2
Tél: 33(0)467158495 Fax: 33(0)467158467
E-mail: lameta@lameta.univ-montp1.fr

L'étude des cycles de KONDRATIEFF nous permet-elle d'en savoir plus sur la nature sociale de la monnaie ?

Philippe JOURDON

Laboratoire Montpellierain d'Economie Théorique et Appliquée
Université de Montpellier I, UFR de Sciences Economiques
Avenue de la Mer, BP 9606, 34054 Montpellier Cedex 1, France
Tel. 04.67.15.83.04., Fax : 04.67.15.84.67
E-mail : jourdon@lameta.univ-montp1.fr

Résumé :

La monnaie a été, jusqu'à KEYNES et FRIEDMAN, la grande absente de la littérature économique. Et, depuis eux, les relations entre cycles économiques longs (cycles de cinquante ans dits "de KONDRATIEFF" ou cycles d'une centaine d'années dits "de MODELSKI" ou "de GOLDSTEIN") et la monnaie ont été à leur tour absentes des débats. Enfin, ces deux premiers manques de la théorie constituent peut-être une explication pour laquelle les relations logiques et chronologiques entre cycles des affaires d'une part, et cycles longs d'autre part, ont été si peu et donc si mal explorées. Pourtant, c'est bien dans ces trois directions qu'il faudrait rechercher une nouvelle théorie de la monnaie, plus dynamique que les précédentes (où des modèles de gestion pourraient permettre à un public plus large qu'à l'accoutumée de s'approprier cette monnaie, de la gérer et de la gouverner) et où la théorie économique s'enracinerait cependant davantage aussi dans l'anthropologie.

Nous montrons donc les relations fluctuantes entre ces trois théories (macro économie monétaire, théorie des cycles longs, gestion des liens entre les cycles des affaires et les cycles longs) depuis les premières théories des cycles, jusqu'aux dernières théories de la monnaie (l'optique anthropologique d'AGLIETTA et ORLEAN) et les dernières théories des cycles longs (les cycles longs politiques, hégémoniques, monétaires) depuis les années 1980.

Nous pouvons alors proposer deux modèles économiques orientés gestion, et inspirés des modèles du spécialiste en marketing et stratégie, PORTER, pour gérer la monnaie dans un tel nouveau paradigme par défaut. Il s'agira, d'une part, du Diamant Appliqué à la Monnaie (D.A.M.), qui montre les relations dynamiques, et permanentes, entre quatre éléments qui résident soit du côté des idées soit du côté des outils de gestion des faits tangibles, afin de prendre en compte cette nouvelle dimension de la monnaie, construite le long du cycle long au détour d'une double perception de la monnaie et du cycle, consciente-immédiate d'une part, et inconsciente (mais perceptible au travers du cycle long) d'autre part. Ces quatre dimensions seraient selon nous marxisme et psychanalyse, techniques traditionnelles de gestion monétaire (tirées du monétarisme ou du keynésianisme) et techniques logistiques. Ensuite, la Chaîne de Valeur de la Monnaie explique comment cette monnaie est construite dans les représentations et dans les faits, et donc devient apte à gérer le réel et à être gérée par l'humain, au terme du cycle long.

Nous concluons, après avoir évoqué l'espace de débat ainsi ouvert et indiqué quelques directions, en rappelant que notre démarche de recherche vise à réfléchir davantage à "la dimension sociale de la monnaie" – et pas seulement la dimension sociale de la politique monétaire – et en évoquant les rythmes suivant lesquels cette perception et les moyens de gestion qu'elle donne par conséquent, se dévoilent au fil du cycle long.

1) **Introduction :**

La monnaie a longtemps été la grande absente de la littérature économique. Le modèle d'équilibre général de WALRAS (1874-1877) est un modèle sans monnaie^[1]. Il faudra pratiquement l'invention de la macroéconomie pour découvrir la monnaie dans le discours économique, même si il y a eu des précurseurs. Compte tenu de la relative nouveauté de cette théorie, et de sa large remise en cause soixante ans après, appréhender de façon liée histoire des faits et histoire des idées nous apparaît éclairant, comme un raccourci pour appréhender les aspects pleinement conscients de la science, avec quelques aspects davantage inconscients. Ceci est au cœur de notre propos. Notre problématique est ici d'aborder de front les aspects sociaux de la monnaie, au cœur du processus de la mondialisation. Cette perspective, un peu trop vaste en elle-même, a le grand avantage de recourir à une méthode très intuitive empruntant une heuristique gestionnaire. Pour un tel sujet, nous pourrions partir de KEYNES (1936) pour à la fois approfondir et élargir son domaine d'étude vers certaines directions précises. C'est ce que nous faisons en partie, en montrant d'abord la justification de cette approche : 1°) à cause des prémisses de la théorie monétaire pré et post keynésienne, traitant des cycles et surtout des cycles longs, c'est-à-dire de la relation entre conscient, inconscient, et gestion du temps en économie ; 2°) à cause des premières théories des cycles nécessitant la prise en compte de la monnaie pour gérer les classes sociales souplement, ceci avant KEYNES ; 3°) au sujet de l'interprétation de la monnaie par KEYNES et de celle de FRIEDMAN (1968) : soient deux conceptions de la « neutralité » de la « chose » selon le critère d'une telle gestion souple ; 4°) au sujet de l'approfondissement sémantique de la monnaie par des auteurs en sciences sociales dans le sillage d'AGLIETTA (1998)^[2] en particulier. Notre proposition sera au fond beaucoup plus modeste, mais avec le risque d'être intuitive, par un modèle de gestion de la monnaie aujourd'hui qui nous permet d'affirmer en conclusion nos propres hypothèses sur « la monnaie sociale dans la mondialisation », à la fois pour l'examen des faits, et comme cadre conceptuel argumenté.

2) **Littérature : quel sens dynamique pour la monnaie ?**

2.1) *La littérature sur la monnaie et le manque :*

2-1-1) *La monnaie, longtemps une grande absente de la littérature économique :*

La monnaie a été la grande absente de la littérature économique jusqu'au début du XXe siècle. Pourtant, sa vocation avait été décryptée dès les sources de notre civilisation : pour ARISTOTE (IVème av. J. C.), la monnaie est « une créance sur le travail d'autrui ». Mais sa forme de monnaie marchandise, jusqu'au XIXe siècle bien avancé, ne la rend pas très intéressante vis-à-vis du caractère majeur qu'elle prendra de plus en plus au cours du XXe siècle : la monnaie est une institution, elle a beaucoup à dire sur les relations sociales.

Ni SMITH (1776), ni RICARDO (1817), ni MALTHUS (1820), n'ont accordé un caractère d'importance particulier à la monnaie. MARX (1859) l'a traitée comme une simple monnaie marchandise, ce qu'elle était largement à son époque. Lorsque la monnaie se confondait avec l'or ou l'argent, elle était un signe dans les relations entre nations, qui s'en servaient comme garantie pour leur amorce de développement commercial extérieur. Elle était à ce titre perçue comme exogène : parfaitement étrangère ! Si elle pouvait servir au commerce pour les classes bourgeoises cosmopolites, elle n'avait *a priori* rien de sympathique pour la majorité de la population : celle-ci en était largement dépourvue.

2-1-2) Lorsque l'économie se monétarise, dans un équilibre institutionnel diachronique entre sphère réelle et sphère financière :

Au début du XXe siècle, on commença à considérer la monnaie, lorsque l'on constatait une séparation, et des relations éventuellement diachroniques, entre sphère réelle et sphère financière. Cette réflexion fut intimement liée à celle sur les cycles économiques des affaires. WICKSELL (1893)^[3] (1898)^[4], en distinguant taux d'intérêt naturel et taux d'intérêt monétaire, fut un précurseur incontournable de cette tendance. Sa réflexion fut largement reprise par KEYNES (1936)^[5] (1930)^[6]. CASSEL (1918)^[7], qui liait les fluctuations cycliques aux variations de la production de capital fixe, fut aussi un de ces précurseurs. La pensée originale de LEDERER^[8] nous permettait aussi de mieux voir apparaître le besoin de monnaie pour l'économie, comme chaînon indispensable pour relier offre et demande, production et consommation, avec toute une réflexion liant les classes sociales à son sujet. LEDERER percevait déjà les problèmes de la macroéconomie : le problème du niveau de consommation souhaitable. « La monnaie dépensée sous forme de consommation est la force centrale qui fixe les rouages de l'industrie. L'augmentation des prix engendre l'anticipation d'un grand nombre de demandes, (...) la surcapitalisation, l'extension (des) installations, la mise en service de machines plus puissantes et plus perfectionnées, la création de nouvelles usines. La fin de la prospérité est annoncée par un manque de pouvoir d'achat », parce que la coordination entre production et consommation n'est pas bien gérée : la monnaie par son existence a créé un appel d'air qu'elle n'a pas su combler (sans doute par manque de prises de

responsabilités et de compétences de la part des institutions, l'Etat, qui devraient jouer ce rôle). Dans ces conditions, une pure monnaie endogène (la monnaie de crédit) livrée à elle-même, a plutôt des effets pervers : pour LEDERER, le crédit est cependant un élément d'élasticité qui renforce la loi des débouchés de SAY (1803)^[9], en créant une consommation égale à la production. Mais, le crédit nouveau s'accompagne d'une montée des prix. Le salaire ne peut pas monter d'autant. (Les entrepreneurs, véritables « représentants de la monnaie », prennent un véritable « seigneurage » sur le crédit en augmentant ostensiblement leur consommation privée d'une manière unilatérale). Selon LEDERER, l'évolution des prix s'effectue d'une certaine manière liant les classes sociales : en premier lieu, viennent les matières premières, puis, par ordre décroissant, les produits finis, les salaires des ouvriers, ceux des employés, des fonctionnaires, les revenus des rentiers et de ceux qui perçoivent un intérêt fixe. Les salariés, surtout si on considère leur masse, sont toujours trop en arrière du mouvement. Si on veut « calmer » les entrepreneurs, il convient de contrôler le crédit, mais aussi d'augmenter les salaires, manière de « nationaliser » le crédit créé, en permettant son transfert sous forme de moyens de consommation.

Les réflexions de penseurs comme WICKSELL, CASSEL, LEDERER, sont symptomatiques de l'époque d'une émergence de la monnaie « institution de la société toute entière », notamment sous sa forme fiduciaire. Les résistances de la société furent considérables. En effet, les billets de banque ne furent vraiment acceptés dans les campagnes françaises que dans les années 1930. Ils avaient été imposés – de même que le cours forcé de la monnaie – à l'occasion de la guerre de 1914-18, montrant les liens indiscutables existant entre monnaie et guerre. ROBERTSON (1933)^[10] – longtemps un théoricien concurrent de KEYNES – avait montré les prodromes d'une société en voie de monétarisation, sans aller jusqu'au bout du raisonnement : une réflexion sur le circuit, l'irruption de la demande et les équations de la macroéconomie. ROBERTSON, va jusqu'à présenter l'Etat comme un pur « prédateur » de l'économie : en faisant créer de la monnaie à son profit, il s'approprie en effet une partie de la production, alors qu'il est sensé de rien faire. De plus, il déséquilibre le système, car il rentre en concurrence avec les entrepreneurs, les seuls ayant le droit de consommer dans le modèle de ROBERTSON – ils ont accès au crédit et peuvent l'utiliser pour consommer, dès lors qu'ils ont été jusqu'au bout du processus de conception, production et distribution de leur produit -. L'Etat est un grand perturbateur car il introduit une monnaie qui n'est pas un strict équivalent de l'épargne privée.

Le raisonnement peut aller encore plus loin en cumulant théorie de la nature de la monnaie et théorie des cycles économiques. Pendant les périodes dépressives, l'Etat rachète les dettes privées portées par les banques commerciales, nationalise ainsi certains titres de

propriété, transformant leur nature et les changeant en signes non plus financiers mais monétaires. Ainsi l'inéluctable monétarisation de la société s'effectue à travers les crises, selon GAFFARD (1981).^[11]

2-1-3) La monnaie entre dire et faire : entre loi macroéconomique et neutralité de principe au nom de la question ouverte de la légitimité de la loi :

C'est depuis KEYNES que la monnaie se voit attribuer un traitement particulier. Puis les monétaristes avec FRIEDMAN insistent aussi sur la monnaie, pour la neutraliser. Dans les deux cas (KEYNES et FRIEDMAN), on peut constater qu'il s'agit de clarifier le statut de la monnaie, devenue au XXe siècle monnaie symbolique. Chez les Keynésiens, elle est une institution par ce qu'elle dit : elle permet une politique économique étatique, notamment. Chez les monétaristes, elle est une institution symbole de neutralité au contraire. Mais il s'agit d'une neutralité négative : elle est une institution par ce qu'elle cache. Que ce soit chez les Keynésiens ou chez les monétaristes, elle permet sans doute d'intégrer le temps en économie, en un siècle où l'espérance de vie s'est singulièrement allongée. Alliée à la politique budgétaire, la monnaie agit symétriquement à l'ensemble des institutions financières étatiques, pour gérer le territoire national et le territoire étranger, le temps court et le temps long.^{[12] [13]}

A l'époque de KEYNES, HAYEK (1931) – dont KEYNES a écouté les arguments juridiques avant de finaliser sa « Théorie Générale » - explique que le principal argument des théories de la monnaie devrait être d'étudier les conditions de sa neutralité.^[14] La monnaie, si elle est gérée en respectant l'équation quantitative de la monnaie, comme FRIEDMAN souhaite qu'elle le soit^[15], est effectivement un outil de neutralité « technique » (alors que selon KEYNES elle est plutôt un outil de neutralité bienveillante « morale », car elle est le moyen d'appliquer la vertu que devrait posséder un gouvernement élu démocratiquement). Elle préserve « intacte » l'image des finances publiques du pays, et donc – surtout dans un contexte de culture puritaine – sa réputation de vertu. Mais, si dans un cas, elle révèle son utilité par ce qu'elle montre, par ce qu'elle dit et affirme, dans l'autre cas elle la révèle par ce qu'elle cache ou calcule. Mais aussi, d'autres pays doivent « suivre » pour en faire une monnaie internationale indiscutable. La monnaie n'est alors plus neutre dans ce sens négatif et dans le cadre de l'histoire, vis-à-vis de l'ordre international. Le tout repose aussi sur une gestion positive des guerres dans le monde. « Neutralité », vous avez dit ? On en sent le poids...

Pourtant, nous ne serions pas totalement objectifs si nous ne citions pas certains auteurs libéraux, européens et en particulier autrichiens et allemands, qui clairement ont été

les premiers à parler du rôle social de la monnaie sur notre activité. Si HAYEK a parlé d'une possibilité de concurrence entre monnaies privées, ce qui clairement, sur un continent où la « monnaie » a souvent rimé avec son « cours forcé » dans les esprits, et la « monétarisation »^[16] rime avec l'accélération de celle-ci lors des périodes de guerre(s), n'inspirait pas une grande confiance dans cette institution à beaucoup d'habitants de cette « péninsule Asiatique »...en revanche VON MISES s'est placé d'emblée dans une pédagogie de l'économie basée sur l'appréhension de « l'action humaine » - une approche praxéologique de l'économie politique – et dans ce contexte, force est de constater que la monnaie est, dans les sociétés modernes, à la base de l'analyse, qu'elle soit économique, sociale ou politique, objective.^[17] Par ailleurs, de nombreux auteurs allemands ordo libéraux, poursuivant d'ailleurs le sillon tracé par le sociologue SIMMEL, qui avait montré à la fin du dix neuvième siècle, à quel point l'existence dans les sociétés contemporaines est liée à des séries téléologiques d'après lesquelles nous nous orientons, à quel point « la monnaie », ou du moins « l'argent »^[18], permet de gérer celles-ci, se sont emparés du sujet, ont pendant plusieurs décennies appuyé l'effort de toute leur nation en direction de la vertu dans les politiques monétaires, enfin livré des théories à ce sujet pour défendre l'euro.^[19] Dès les années soixante, à l'époque d'ailleurs des premiers soubresauts du dollar qualifié par nous de « monnaie internationale », des penseurs dans la lignée de KEYNES ont pourtant remis en cause fortement l'idée d'équilibre adossée à la notion de monnaie ou de politique macro économique. Ces théoriciens du déséquilibre^[20] n'ont pourtant pas non plus abordé la notion de cycle long. Pour eux, la politique macro économique mène spontanément à des déséquilibres du fait même de sa nature. Or KEYNES l'avait pourtant pensée pour répondre à d'autres déséquilibres, de sous-consommation. Mais c'était pour répondre à la phase dépressive des cycles longs dont on parlait déjà à l'époque en des termes vagues et souvent polémiques qu'on souhaiterait voir aujourd'hui dépassés une fois pour toutes, en appliquant selon ses préceptes des politiques économiques nationales volontaristes, or il n'a jamais parlé des phases longues d'expansion. Sur la question des cycles longs proprement dits, KEYNES n'était pas plus avancé que FRIEDMAN. Moins que FRIEDMAN cela ne nous semble pas possible.

La monnaie permet techniquement de répondre au problème du financement des encaisses liquides désirées.^[21] Techniquement, elle représente un stock qui a le pouvoir de libérer des flux. C'est une grande part, si ce n'est l'essentiel, de sa raison d'être. Pour MINSKY (1985)^[22], n'importe quel agent est en mesure de produire de la monnaie, pourvu que sa promesse de paiement soit acceptée comme réserve liquide par un autre agent. Pour d'autres auteurs Keynésiens, et surtout Friedmaniens, seul l'Etat par sa Banque Centrale est en

mesure de créer de la monnaie. KEYNES a fait de la monnaie un actif à part entière, mais un actif qui ne peut jamais être dépassé par d'autres actifs, un pur horizon du raisonnement. Or, des spécialistes de l'économie bancaire, tels SCHMITT (1975)^[23], parlent plutôt de la monnaie comme d'un principe actif - passif : il a le monopole de l'ambiguïté entre l'activité et la passivité, dans le cadre anthropologique de l'action (et des croyances et préférences) humaine. A l'issue de l'opération (de création de crédit monnaie), la monnaie n'étant pas positive et négative sur le même agent, la créance et la dette ne s'annulent donc pas pour l'ensemble de l'économie. Le résultat de l'émission est positif. « On crée de la monnaie ». La monnaie est un signe qui fait apparaître, du fait de la fuite en avant, un « tiers principe » au producteur et au produit, au sujet et à l'objet. De plus, plus on investit à long terme, plus on est en mesure de créer de la monnaie, qui refinance de la monnaie. Mais la monnaie est un signe de propriété indirecte, toujours adossé à du crédit, prisonnier des relations nation / étranger, court terme / long terme. Il est possible qu'à des horizons différents, le sens de la propriété change. Ne faut-il pas une investigation plus profonde des relations sociales ?

2-1-4) Dans un monde radicalement ouvert, des interrogations nouvelles sur la nature institutionnellement sociale de la monnaie. Un début de dynamique interne :

Percevoir la dynamique interne de la monnaie, ce par quoi elle peut être un facteur endogène du développement, c'est percevoir comment le « tiers facteur » peut être un facteur endogène, et ce que cela suppose du lien exogène / endogène, d'une façon plus large le lien droit / économie à l'intérieur du système économique. Pour effectuer ce saut quantique de l'étude de la monnaie, il faut l'envisager radicalement comme outil et enjeu dans les relations sociales. Ainsi : après les auteurs qui ne considéraient pas l'existence de la monnaie institution ; après ceux qui constataient la monétarisation tout en envisageant surtout les déséquilibres qu'elle apportait ; après KEYNES et FRIEDMAN qui passent à l'étape de l'intégration comptable de cet agrégat, KEYNES pour le considérer comme un horizon indépassable et non neutre, FRIEDMAN pour partir de sa neutralité mais refuser l'hypothèse de son endogénéité ; on arrive, avec des auteurs comme AGLIETTA (1983)^[24], (1986)^[25], ORLEAN (1983)^[26] et LIPIETZ (1979)^[27], à une mise en perspective de son pouvoir de relations sociales, qui est une plongée nécessaire dans l'analyse de sa nature.^[28]

Pour LIPIETZ, l'émission de monnaie de crédit bancaire est une anticipation de la réalisation des valeurs en processus, qui seront définitivement validées par les agents de la régulation en place, pendant les Trente Glorieuses c'étaient les managers de la « régulation monopoliste ». Mais cette validation ne va pas de soi. En effet, la monnaie pour LIPIETZ articule deux mesures : une en terme de travail abstrait (essence) et une en terme de prix

(apparence).^[29] Avec une monnaie de crédit, la définition de l'unité de compte ne peut plus s'appuyer sur une marchandise particulière. Elle s'appuie sur toutes les marchandises : c'est l'indice général des prix qui va fixer le prix de la monnaie. LIPIETZ, mais aussi AGLIETTA et ORLEAN (1983)^[30], vont plus loin. « La monnaie de crédit est pensée à partir de la circulation (fétichisme) ce qui peut rendre difficile l'interprétation d'une éventuelle phase déflationniste dans la crise (...) des économie capitalistes, puisque l'évolution du taux de pseudo validation (d'ante validation) ne peut guère être reliée aux contradictions qui se forment dans la sphère productive. » D'où le caractère d'outil de régulation seulement partiel de la monnaie : elle dit la propriété légitime, mais elle laisse s'accumuler les contradictions qui feront voler cette légitimité à travers l'occurrence de crises qui, pourtant, selon d'autres sources, peuvent la renforcer. M. AGLIETTA et A. ORLEAN essaient alors de saisir les relations entre sujets pour appréhender la genèse de la monnaie. Le caractère déflationniste ou inflationniste de la crise dépend de l'organisation monétaire (et non plus de la bipolarisation monnaie marchandise / monnaie de crédit). Un « système hiérarchisé » se compose de deux pôles : un « système homogène » (monnaie banque centrale), et un « système fractionné » qui lui correspondrait plus à des monnaies privées concurrentes. La crise est pensée comme un réagencement des droits de propriété, c'est-à-dire des créances/dettes. Des intérêts privés peuvent tenter de porter atteinte à la suprématie de la monnaie banque centrale, « monnaie souveraine ». Qu'est-ce qui explique que la régulation, ici toujours entachée par le conflit, connaisse des contradictions, de la nature d'une crise inflationniste ou au contraire d'une crise déflationniste ? « Dans le cadre d'une organisation fractionnée, le conflit débiteurs/créanciers tourne rapidement au désavantage des débiteurs, qui ne peuvent pas se tourner vers la Banque Centrale pour se refinancer : c'est le processus déflationniste. » Il peut être alimenté par la dépression : « dans le déroulement d'une crise, l'organisation monétaire peut se transformer et passer d'une tendance centralisatrice à une tendance fractionnante. Les sujets s'auto déclarent en unité de compte. » Puis ils suspectent qu'autrui n'est pas, lui, en unité de compte. Ce phénomène est profondément dialectique, marqué par l'opposition et la dépendance. La dialectique entre deux types de prix keynésiens, le prix d'offre anticipé (ex ante), et le prix effectif (ex post), serait finalement à la base d'apparitions de « déficits » supposés, qui conduisent aux affrontements créanciers / débiteurs. Le système homogène (monnaie banque centrale), ne peut alors qu'entériner les processus de réévaluation (refinancement inflationniste) ou les exclure (dévalorisation déflationniste). La monnaie homogène serait naturellement inflationniste : elle homogénéise les agents par le biais de la convention d'inflation. Une des sources de la régulation pourrait alors être un bon équilibre des tensions entre système homogène et système(s) concurrent(s), équilibre durement remis en cause lors

des crises. La monnaie peut aussi se comprendre comme étant à l'articulation de deux questions : celle de la mesure de la production et du surproduit, et celle de l'interdépendance des travaux privés. La monnaie permet de penser à la fois le social et la production. Elle homogénéise et norme les divers secteurs ; elle exprime la structure du contenu en travail comme unité de mesure des valeurs et comme expression sociale des travaux privés. Elle a beaucoup à voir avec le social.

Evoquons, pour en arriver à AGLIETTA (1983, 1998) à rebours, les nombreux travaux sur la « monnaie endogène » qui avaient précédé : monnaie endogène parce que monnaie de crédit, citée par l'école de monnaie circuitiste illustrée par LE BOURVA (1959), LAVOIE (1985), GRAZIANI (1990), PARGUEZ (1994), et d'autre part par l'école post-Keynésienne de la monnaie endogène de ROBINSON (1970), DAVIDSON (1972), KALDOR (1983), MINSKY (1982), ARESTIS (1988), MOORE (1988), EARL (1990), WRAY (1990), CHICK (1992), DOW (1993). ^[31] La monnaie étant majoritairement endogène et de crédit, elle peut être in fine validée par la Banque Centrale ou pas. Mais celle-ci n'a pas le monopole de création de la masse monétaire, mais seulement une autorité pour valider ou pas des signes monétaires qui, de toute façon, existent en dehors d'elle. Cette approche ouvre des pistes nouvelles à une époque d'ouverture des frontières et d'intégration des marchés financiers.

On voit que l'on peut aller jusqu'à une certaine profondeur dans l'analyse de la nature de la monnaie comme outil de la gestion des droits de propriété, au nom d'un double lien droit / économie et futur / présent. En acceptant l'hypothèse que la monnaie puisse être endogène, en approfondissant l'analyse du crédit et de sa validation, au cœur des relations sociales, on en sait plus sur ce que la monnaie est et sur ce qu'elle pourrait devenir, que ce soit dans ses formes juridiques, civiles ou commerciales, ou dans « l'enveloppe » de son autorité, de ses attributions pour gouverner la vie des agents.

Mais KEYNES, à partir duquel tout est parti : aussi bien la comptabilisation, que la complexité qui pose de nouveaux problèmes en chaîne, et l'analyse circuit / cycle des affaires, et qui mènera plus tard à l'analyse du lien sujet / objet / conflit d'AGLIETTA, n'avait pas été au-delà des recommandations de politique contre cyclique vis-à-vis du cycle des affaires. Or, si la monnaie a l'importance sociale ici supposée, elle doit avoir un lien avec les cycles de KONDRATIEFF (1926), sources de toute innovation et de toute évolution socio-économique. C'est l'occasion de constater un deuxième manque de la théorie économique à ce jour : celle qui traiterait du lien entre monnaie et cycles longs.

2-2) La littérature sur les cycles longs et le manque :

2-2-1) Un lien difficile entre cycles des affaires et cycles de KONDRATIEFF :

Beaucoup d'éléments qui concernent les cycles de KONDRATIEFF ^[32] sont encore considérés comme de pures « croyances » par les économistes orthodoxes, voire comme de la science fiction (SAMUELSON). Certains prétendent, par exemple, que parce que de nombreux économistes marxistes (non seulement LENINE (1916) ^[33] et BOUKHARINE ^[34] avaient été en opposition avec TROTSKY ^[35] sur l'analyse des crises et les cycles longs, mais plus récemment MANDEL (1980), CRONIN (1980) et SCREPANTI (1984) ^[36] s'y sont aussi arrêtés) ont étudié les cycles longs, ils « manipuleraient les cycles » pour imposer leur interprétation idéologique. Cela n'invalide cependant en rien l'existence même des cycles longs, découverts par un Russe, KONDRATIEFF (1928), en prolongement des travaux précurseurs de PARVUS ^[37] et VAN GELDEREN ^[38] par exemple.

D'autre part, on redécouvre les cycles longs à l'occasion de chaque période de grande dépression, et on a tendance à les oublier lors des reprises longues. Ainsi, BOCCARA (1987) ^[39] avait été un des premiers, à la fin des années 1960, à alerter sur le retour à une phase de dépression longue. Toute interprétation idéologique de sa part, ou de la part de FONTVIEILLE (1993), ne peut être exclue, si tant est que ^[40] les cycles longs, comptables de l'évolution humaine, mettent en rapport le conscient et l'inconscient collectifs, et charrient volontiers sans doute des éléments aussi bien politiques qu'économiques. Mais aussi, si l'idéologie est, selon la définition que nous en proposons, la « science de la reproduction des systèmes », elle est une réflexion qui mérite assurément d'être menée, et ne doit pas être réduite à des aspects uniquement négatifs ou polémiques.

La pédagogie sur les cycles longs aurait connu, selon les chercheurs de l'Institut International SOROKIN et KONDRATIEFF à Moscou ^[41] , YAKOVETS (2005) et KUZYSK (2005), deux grandes étapes. La première étape est celle de SCHUMPETER (1939): il fait une interprétation des cycles de KONDRATIEFF liés au phénomène d'innovation technologique, et rattache assez bien les cycles longs aux cycles des affaires (de JUGLAR). Mais son analyse de la dynamique interne du cycle long reste un peu causale, donc à notre point de vue insuffisante pour un phénomène aussi complexe que le cycle de KONDRATIEFF. La deuxième étape serait celle de MENSCH (1979). Il considère que les cycles de KONDRATIEFF sont des cycles de crédit à la consommation ^[42], mais sans aborder la dimension institutionnelle de la monnaie. Or, si celle-ci se situe « entre violence et confiance », pour reprendre la terminologie d'AGLIETTA, elle ne se limite pas à l'aspect technique de la consommation, mais véhicule un fort aspect psychanalytique.

D'une façon générale, hors l'approche de SCHUMPETER, les cycles de KONDRATIEFF paraissent difficiles à relier aux cycles plus courts, tels JUGLAR ou KUZNETS^[43]. Ils obéissent à des considérations radicalement différentes : ils sont structurels et relèvent d'aspects tenant à la psychologie évolutionniste propre de l'homme, et pas seulement à des mécanismes de pure spéculation comme on peut le relever pour les cycles de JUGLAR, avec leurs six ans de hausse et leurs cinq ans de baisse dans le comportement spéculatif des investisseurs. Les cycles de KONDRATIEFF (1926) sont assurément l'occasion, en particulier lors des phases de dépression, d'une évolution tendancielle du système, à travers toutes sortes de phénomènes d'innovation, que celle-ci soit sociale, éducative, de santé, de politique : nationale ou internationale, monétaire enfin, et pas seulement technologique comme chez SCHUMPETER.

C'est pourquoi, depuis vingt ou trente ans, se sont développées des théories de cycles longs politiques^{[44] [45] [46]}, et pas seulement dans la perspective restrictive et prophétique du remplacement d'un système par un autre, le capitalisme par le socialisme ou le communisme, mais dans une optique proprement scientifique, évolutionniste. Or, nous sommes peut-être au début d'une recherche d'une certaine ampleur. Mais, on n'a pas trouvé le moyen de s'appuyer sur un actif stratégique qui pourrait être comptable de cette évolution mondiale dans la perspective des cycles longs, et qui pourrait être la monnaie. La prise en considération de sa nature, pourrait pourtant peut-être permettre d'établir un lien entre cycle moyens et cycles longs, dans le respect du cycle de vie de l'agent lui-même, et du comportement de celui-ci (ses actions, préférences, croyances...), vis-à-vis d'une cohésion structurelle et guidante d'un « tiers principe » servant de base pour la gestion du système.

2-2-2) Un lien difficile entre les cycles longs et la monnaie :

Effectivement, une synthèse des nouvelles approches sur le cycle de KONDRATIEFF, développées depuis trente ans, pourrait mener à une théorie monétaire des cycles de KONDRATIEFF. Quelles sont ces approches ?

- Des approches politiques :

MODELSKI (1987) (2005) introduit la notion de cycles longs politiques.^[47] Pour lui, ceux-ci durent cent vingt ans, soient deux cycles de KONDRATIEFF. Ils sont composés de quatre périodes d'une trentaine d'années chacune, dont le phasage ressemble à celui de l'évolution génétique : « variation » (innovation, mutation), « coopération » (suite de la mutation), « sélection », « amplification ». Ce vocabulaire emprunté à la génétique peut être transposé en termes politiques : « fixation de l'agenda », « formation de coalitions », « macrodécision », « amplification ». Les phases 1 et 3 sont des phases de décollage

quantitatif (en termes de croissance économique), et d'innovation, en termes économiques qualitatifs. Alors que les phases 2 et 4 connaissent une forte croissance économique. Ces cycles longs correspondent à la durée de l'hégémonie d'un pays dans la conduite des affaires du monde (période parfois reconductible une seule fois). La macrodécision correspond en général à de grandes guerres, ayant pour but de remettre à jour l'ordre du monde ; mais, MODELSKI précise que la nouvelle clef pourrait être, non pas les grandes guerres, mais « l'accord d'une Communauté de Démocraties ».

GOLDSTEIN (1988), qui s'est inspiré de MODELSKI, fixe quant à lui à cent cinquante ans la durée des cycles hégémoniques.^[48] On voit que l'on a là, à partir de ces théories récentes, les bases pour de nouvelles polémiques, l'écart de trente ans subsistant pouvant sans doute être utilisé à la marge pour justifier une « théorie de la reproduction du système » sensiblement différente, comme les cycles de KONDRATIEFF dans leur version simple avaient déjà donné matière à polémiques sur les dates des points de retournement et le rôle déterminant des facteurs économique ou au contraire politique.

Un pays hégémonique a la haute main sur la direction des affaires du monde, tant militaire que économique et financière. Les approches politiques ne sont pas les seules approches nouvelles. Elles apportent la possibilité d'une analyse plus approfondie des cycles socio-économiques au-delà de la simple dimension technologique. Leur ambition est de fournir, selon le projet de MODELSKI, une approche évolutionniste, alors qu'en matière d'évolution, SCHUMPETER s'en était tenu à la « destruction créatrice » sans apporter de plus-value sociale ou de démocratisation.

- Des approches biologiques et psychologiques :

DEVEZAS (2001), président plusieurs Colloques sur les cycles longs ces dernières années, défend, avec CORREDINE (2001), l'idée suivant laquelle la durée des cycles longs de KONDRATIEFF, environ cinquante-quatre ans, correspond à une horloge interne de l'homme.^[49] C'est la durée pendant laquelle un homme formé et adulte, entre vingt-cinq et soixante-dix-neuf ans, peut avoir une influence politique et économique sur son entourage. Cette théorie atypique mentionne que cinquante-quatre ans représente trois cycles lunaires de dix-huit ans chacun. De même, un cycle de KONDRATIEFF contient trois cycles de KUZNETS.

- Des amorces d'approches monétaires :

DUPRIEZ (1966) avait développé déjà une théorie de(s) cycles longs monétaires, prolongeant MARJOLIN (1937). Là où MARJOLIN (1937)^[50] n'avait à 95% abordé que les cycles longs liés aux mouvements de découverte et d'exploitation des métaux précieux, DUPRIEZ^[51] a bâti une méthode pour étudier les cycles longs monétaires liés aussi au crédit,

à la monnaie fiduciaire et à la monnaie scripturale. Pour lui, le cycle long de durée KONDRATIEFF est un phénomène monétaire, car il permet de financer et d'assurer le progrès séculaire. Il importe donc de prendre ce fait en compte, au niveau des dirigeants politiques de la société, et de « gérer d'une main » les cycles des affaires, et « de l'autre main » le cycle de KONDRATIEFF, tout en restant à l'écoute d'une tendance transcendante. En fait, dans les bouleversements sociaux consécutifs aux mouvements longs de l'économie, le social, le monétaire et le psychologique se trouvent, selon DUPRIEZ, intimement liés. Ceci débouche sur une recommandation au sujet du rôle de la Banque Centrale afin d'éviter des « coups de barre » politiques intempestifs, en réaction à des situations devenues hélas catastrophiques. ^[52] Le malheur est que trente ou quarante ans après DUPRIEZ, il n'y a proprement eu aucune autre théorie monétaire des cycles longs, ou théorie des cycles longs monétaires.

BERRY (2005) reprend le phasage KUZNETS-SCHUMPETER pour façonner une théorie politico-économique des cycles longs, aux relents de théorie monétaire. ^[53] Restreinte au système Américain comme il tient à le préciser, elle peut sans doute permettre, notamment dans le domaine monétaire, d'anticiper un certain nombre de phénomènes sur les plans international et Européen.

Le cycle de KONDRATIEFF est décrit comme comprenant trois cycles de KUZNETS, marquant trois façons différentes de gérer la monnaie. Lors du premier KUZNETS, la politique est dirigée par les Conservateurs, l'économie surfe sur une révolution technologique, la politique monétaire est assez déflationniste. Les valeurs sont traditionnelles, et l'Amérique vit assez repliée sur elle-même, mais les inégalités s'accumulent. A cause d'elles, le second KUZNETS est marqué par une politique plus Centriste. L'Amérique doit affronter des guerres (guerre Mexique / USA) la remettant en cause sur ses marges. C'est l'ère des réformes politiques. La politique monétaire est normale. Le troisième KUZNETS est une période de croissance mais aussi de reflation, la machine s'emballe. L'Amérique se voit un rôle messianique. Mais elle affronte des guerres qui la remettent en question au cœur de son projet : Guerre Civile, Première Guerre Mondiale, Guerre froide. Les dollars sont créés avec générosité, ce qui fera revenir à une politique conservatrice.

La monnaie ne peut donc être complètement évacuée des préoccupations sur les cycles longs. GUTTMAN (1990) avait bien étudié les évolutions structurelles du dollar. ^[54] Il faut distinguer l'époque sans monétarisation, au dix-neuvième siècle, où la régulation se faisait par séquences, par la compétitivité des prix, et la période depuis les années mille neuf cent trente, qui a ouvert la voie à une forme plus graduelle et modérée de crises structurelles, les stagflations, où les prix continuent d'augmenter, avec le crédit. Si bien qu'on essaie d'allonger

les cycles au maximum, voire de les gommer. En 1971 et 1973, le dollar mis sur le marché est une réponse à l'endettement croissant du système, fait de la volonté par le moyen du crédit monétaire, d'échapper à la fatalité des cycles des affaires pour rejoindre une régulation évolutionniste par les cycles longs. Cela change complètement le paysage monétaire : non seulement on voit apparaître des concurrents au dollar, mais aussi la multiplication des produits financiers permettant beaucoup de défiscalisation. La « tentative monétaire » de régulation – en allongeant la période des cycles –, brillamment menée par les Etats-Unis d'Amérique, entraîne un besoin d'envisager des « cycles monétaires » regroupant tous les aspects de la monnaie : de crédit à la consommation, de relations internationales et géopolitiques, de gestion des droits de propriété, notamment. Un tel projet est trop vaste pour que nous puissions ici le décrire en détail. Nous nous bornons à tenter d'en faire ressentir la nécessité.

En effet, la dimension monétaire était présente dans KONDRATIEFF. La variation des marchés de l'or, et son impact sur la production, est un des quatre pôles de la présentation que BOCCARA (1993) ^[55] fait des théories des cycles longs, le pôle le plus « super structurel » en quelque sorte, alors que le plus « infrastructurel » est représenté par les mouvements démographiques, l'économie et la technologie étant au centre. Mais il ne s'agissait que de l'or, et cette dimension est complètement dépassée. Il faut l'élargir à la monnaie de crédit, en particulier.

Deux approches actuelles sont à signaler, car elles se font de façon parallèle à la nôtre, et des collaborations sont envisagées. Ces deux approches viennent de l'Est.

RUMYANTSEVA (2005), de l'Université de St Petersburg, montre que les évolutions de la masse monétaire sont parallèles à celles de la production de carburant. ^[56] Cette approche souligne le lien entre la demande (représentée par la monnaie) et l'offre (représentée par la technologie d'extraction de l'énergie, et qui changerait à chaque cycle de KONDRATIEFF selon AYRES (2005) ^[57] et d'autres). Elle nous intéresse car elle insiste sur la dichotomie entre deux secteurs. Or, la monnaie, n'a-t-elle pas aussi pour identité de « marquer » des liens de propriété réciproques entre les deux secteurs, liens diachroniques, dont l'opposition et les relations de pouvoir nous renseignent sur le degré de « l'évolution économique », dont SCHUMPETER a été le premier à mentionner l'importance ? Lorsqu'il y avait un secteur agricole (longtemps non monétarisé), et un secteur industriel (le premier à être monétarisé), le changement de technologie énergétique marquait le moment du changement de KONDRATIEFF. Maintenant que la dialectique est élargie aux services, à la communication (tous secteurs monétarisés), ce n'est plus le traitement de l'énergie, mais celui de l'information, qui nous ferait basculer dans un nouveau KONDRATIEFF ; et le processus,

puisque moins basé sur la matière, pourrait aussi être moins conflictuel, ce qui va de pair avec la monétarisation accrue des formes socio-économiques. Ce processus est tout nouveau au niveau mondial.

CHISTILIN (2005), de l'Institut de l'Economie Mondiale et des Relations Internationales d'Ukraine, nous présente quant à lui un tableau reliant cycles de KONDRATIEFF, évolution des relations internationales, et évolution des régimes monétaires.

^[58] Il relève des cycles de soixante-dix ans (un KONDRATIEFF et demi), comprenant une phase de bifurcation longue dans le régime monétaire (cinquante ans : de 1825 à 1875 pour le système du Gold Standard, de 1895 à 1945 pour le système de Bretton Woods, de 1965 à 2015 pour le Système issu des accords de la Jamaïque). Le phasage mériterait sans doute d'être argumenté et donc discuté, mais l'idée des cycles monétaires mérite bien d'être ainsi présentée.

2-3) Une certaine littérature de gestion, pour aborder l'aspect interne et dynamique d'une façon plus intuitive - Résumé de la contestation :

En somme, quelle est la querelle ?

Nous travaillons sur un domaine à la frontière de l'économique, du politique, du social.

Nous voulons développer une approche inter sectorielle et inter nationale saisissant la dynamique, et nous considérons la monnaie comme cet outil ambigu, véhiculant les tensions et les moyens de les résoudre, dans une logique de construction du lien social, utile dans ce contexte de globalisation, c'est-à-dire de mondialisation monétaire et financière.

Au-delà de la question des cycles monétaires eux-mêmes, nous travaillons sur une présentation de l'outil monétaire qui révèle tout le potentiel de cet outil. Parce que les gestionnaires ont souvent vingt ans d'avance sur le tout-venant dans la connaissance du monde – ils saisissent de l'intérieur des organisations, les relations de crédit internationales -, et parce que leur culture est assez largement orale, ils saisissent de façon intuitive des logiques à l'œuvre et savent créer des outils pour exploiter cette connaissance. Leur connaissance nous est précieuse, ne serait-ce que parce qu'une problématique déterminante du monde d'aujourd'hui n'est pas tant de développer des modèles macroéconomiques équilibrés – comme la gestion du dilemme inflation / chômage -, qui constituent la problématique des pays développés, autonomes et indépendants, mais bien souvent plutôt de copier, rattraper son retard, s'intégrer dans une chaîne de valeur. La réponse à ce problème de gestion du monde pourrait être à trouver aussi bien dans le marketing et la logistique que dans la

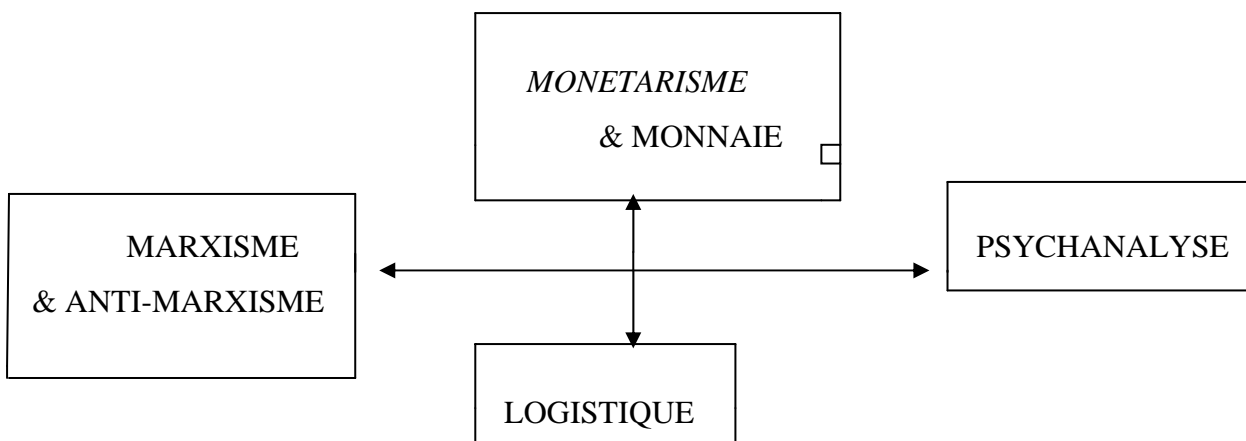
macroéconomie classique. C'est pourquoi nous utilisons les travaux de PORTER (1990).^[59] Cela nous permet de considérer, dans le cadre de cet article, la monnaie comme une méta entreprise, une entreprise de calcul et de langage, et de justifier notre choix de présenter une chaîne de valeur de la monnaie.

3) Proposition : construire une représentation très schématique de la chaîne de valeur que constitue la monnaie :

3.1) Le Diamant Appliqué à la Monnaie (D.A.M.) à l'épreuve des faits :

Nous avons conçu le D.A.M. (Diamant Appliqué à la Monnaie) sur l'inspiration du Diamant de PORTER (1980) montrant que l'entreprise est placée dans un champ de forces.^[60] Il s'agit ici de mettre en évidence le champ de forces permettant d'analyser le sens de l'histoire en considérant que la monnaie est le principal levier de la construction d'une histoire, qui connaît des conflits applanissables (et non applanis en réalité).

Diamant Appliqué à la Monnaie :



Nous allons expliquer dans un instant la forme de « langage » liée à cette représentation du monde et du phénomène monétaire. Au-delà de la querelle de mots, « statique » mais nécessaire, il nous faut expliquer quel est le sens dynamique de notre conception. La monnaie comprendrait un principe d'« englobement du contraire »^[61], le secteur monétarisé restructurant le secteur « non monétarisé ». Une telle influence est possible parce que l'émergence périodique de nouveaux secteurs – ainsi aujourd'hui le « numérique » -

transmet ses impulsions en transmettant et gérant le crédit envers les autres secteurs. De plus, la monnaie restructure et réorganise en permanence les relations propriété privée / propriété publique dans toutes transactions ou relations économiques entre des groupes. La monnaie est donc un méta projet de langage et de calcul, en même temps qu'une enveloppe juridique des échanges sorte de « méta entreprise » partout présente dans la société, se diffusant comme un virus. Elle est en particulier le véhicule d'une balance entre elle-même et son double englobé, « la logistique », sur un plan quantitatif, alors que latéralement de toute opération monétaire sont impliquées deux dimensions qualitatives croyant aussi chacune « englober son contraire » : la théorie du conflit dans l'histoire lorsque le temps est vécu de façon « trop rapproché », et la source de la mystification permettant d'y échapper en se projetant dans un temps infiniment extensible. Cette pensée et cette action sont réalisées effectivement. Mais il nous sera nécessaire de préciser des limites à « l'englobement du contraire ». ^[62]

3.1.1) Une tension et un rapport dynamique entre infrastructure et superstructure :

Il s'agit d'analyser les relations entre infrastructure et superstructure au cours de l'histoire, et voir ce qui en découle pour la coordination des agents : quelles sont les relations que les agents ont entre eux. ^[63] Deux unités sur quatre représentent l'infrastructure dans ce Diamant, et deux représentent la superstructure. Ainsi la psychanalyse, la moitié de la monnaie (pour son apparence externe de « monnaie »), la moitié du marxisme, représentent la superstructure. En revanche, la logistique, la moitié du marxisme, la moitié de la monnaie (pour sa réalité interne de « crédit »), représentent l'infrastructure. Il nous faut alors analyser les termes que nous nous proposons de placer en rapport dynamique et en tension. Avant de faire cela, nous pouvons affiner l'analyse en mettant à jour une autre distinction. C'est la suivante : marxisme et psychanalyse sont des théories qui en quelque sorte contemplent le monde, même si (surtout pour le marxisme et ses interprétations politiques), elles ont abouti souvent à un engagement. En revanche le monétarisme et la logistique sont des méthodes de gestion du monde et des organisations, l'une plus macroéconomique (le monétarisme), l'autre davantage microéconomique (la logistique). On voit que les théories et la gestion ne coïncident pas exactement avec la superstructure et l'infrastructure, ce qui en quelque sorte justifie notre propos et notre recherche, puisqu'il s'agit d'une analyse plus fine, et bien en somme d'un champ de forces, matérielles, immatérielles et intermédiaires entre les deux donc conditionnantes de relations, à explorer.

3.1.1.1) *Le marxisme ou la théorie du conflit dans l'histoire :*

Si on ne devait retenir qu'une chose du marxisme, c'est l'idée que le conflit est le moteur de l'histoire. Pour MARX (1849) deux classes, les prolétaires et les capitalistes, sont irrémédiablement opposées dans la conquête d'intérêts matériels.^[64] Dans l'Ancien Régime, il y avait les paysans, les nobles et les ecclésiastiques. Cela reproduisait un peu le même schéma, sauf qu'il y avait une troisième classe, les ecclésiastiques, qui servait de garant à l'ordre social, reproduisant des dominants et des dominés. Le rapport de force matériel, issu de l'infrastructure, trouvait sa réplique dans la superstructure religieuse ce qui permettait à l'ordre social de se perpétuer sans changements. Avec les temps modernes et le début du développement économique, on se débarrasse de ce « prétexte » qui est un bayon. Cela montre donc que le conflit a toujours été objectivement présent même s'il était masqué. En se débarrassant du prétexte ecclésiastique, on ne fait en somme que revenir à la nature des choses. Mais le « prétexte », en filigrane, ne disparaît jamais totalement puisque MARX attribue, en somme, au Prolétariat, un rôle messianique : catalyseur de la venue d'une société sans classes. En somme, les marxistes pensent que le conflit est le moteur de l'histoire et qu'il se résume à un affrontement entre classes sociales. Les anti-marxistes pensent que ce n'est pas le cas. L'objet de la thèse est de montrer qu'effectivement le conflit a longtemps été un moteur de l'histoire, mais qu'il ne s'arrêtait pas au conflit entre classes, il s'agissait plutôt d'un conflit entre nations. Le prétexte en était de savoir si les nations étaient plus ou moins avancées dans le progrès historique, économique et social. Ce différentiel d'avancement provoquait des tensions qui débouchaient sur des guerres, car pendant des siècles, on a été prisonniers d'une ambiguïté entre le développement de la Loi de Culture, ou Loi Civile, à l'intérieur des nations, et le maintien de la Loi de Nature, ou triomphe des pulsions, dans les relations entre Etats ou nations. L'ambiguïté, placée entre conflit et absence de conflit, servant la plupart du temps de voile à ce qui va se passer par la suite, occupe une position centrale dans mon raisonnement. L' « ambiguïté constructive », quant à elle, sert à la constitution de la culture. Mon point commun avec MARX tient au fait que je considère que les conflits matériels – dont nous affirmons nous aussi l'existence – s'incarnent à travers la relation au temps comme force matérielle contraignante. Ainsi la loi typique et fatale de la violence naturelle est qu'une guerre grave doit obligatoirement subvenir environ tous les cinquante ans. Mais, et ne serait-ce que du fait de l'importance de la construction de la culture, et de l'ambiguïté constructive, les conflits doivent être analysés dans un cadre au moins autant culturel que matériel. C'est ce qu'affirment la plupart des sociologues actuels avec TOURAINE (1982).^[65]

3.1.1.2) *La psychanalyse ou l'occasion d'une plongée dans la culture ; l'interprétation d'une analyse entre maintien de l'ordre naturel (pulsions), et l'émergence d'un ordre culturel (horizon civilisationnel) :*

La construction d'une monnaie forte se situe en partie au niveau du conscient – BARRE, en 1976, disait : « si nous avons une monnaie forte, nous pourrions aujourd'hui lutter plus efficacement contre le chômage », ce qui signifiait s'employer à la construire -, en partie peut-être au niveau de l'inconscient – elle permet des transferts non linéaires -, mais aussi au niveau du préconscient à mi-chemin entre inconscient et conscient lorsqu'il est question de l'ambiguïté constructive de la monnaie forte en construction, ou de la politique de la Banque Centrale. La monnaie qui est un jeu de coordination met l'agent aux prises avec l'autre pour dépasser ensemble une situation ou l'autre est objet pour le même qui se vit comme sujet. Là où il y a coordination, il y a surplus, et là où il y a surplus, il y a dépassement d'une situation pas satisfaisante pour l'agent et son « autre ». Donc la monnaie donne du sens économique grâce à une mise en relation avec l'autre : chacun devient sujet, il y a dépassement du conflit. Cette recherche du sens dans l'altérité est bien au cœur de la théorie psychanalytique, celle de FREUD (1899) ^[66] . Or l'utilisation de la monnaie permet aussi de multiplier les « transferts », ce qui permet de mettre le signifiant (demande, ou offre) en rapport d'immédiateté avec le signifié (offre, ou demande). La monnaie produit des « micro analyses » psychanalytiques, ce qui produit du sens culturel. La construction d'une monnaie forte se fait pendant les phases dépressives de KONDRATIEFF ; par exemple l'euro a été construit pendant trente ans de projets et de rigueur, depuis 1970. Lors de ces phases, cette « construction » (qui est une « construction » comme le traitement psychanalytique) donne lieu à une « analyse » de la grande région qui produit cette monnaie forte, par elle-même. Ainsi entre 1973 et 1996, la construction de la monnaie s'est faite par l'institutionnalisation du problème de la monnaie. En l'institutionnalisant, on en faisait une superstructure, la marque d'une propriété sur soi, une affirmation de sa propre culture. Il est sans doute intéressant d'observer que la crise de civilisation en Europe durant la période 1973-1996 – et le rapprochement entre les deux Europe, phénomène culturel de l'Europe s'il en est – s'est opérée en même temps que la marche vers la monnaie unique. Par le phénomène de l'institutionnalisation, la monnaie était assurément un phénomène culturel. Par l'utilisation de la monnaie par exemple pour un acte d'achat, l'agent peut assouvir ses pulsions de mort et ses pulsions de vie. Les pulsions de mort renvoient à quelque chose de fixe, les pulsions de vie à quelque chose de variable. Comme l'existence de la monnaie de crédit signale le caractère de plus en plus immatériel de l'économie, même les pulsions de mort renvoient à quelque chose de variable à la limite, par rapport à l'environnement, de fixe seulement par rapport à soi.

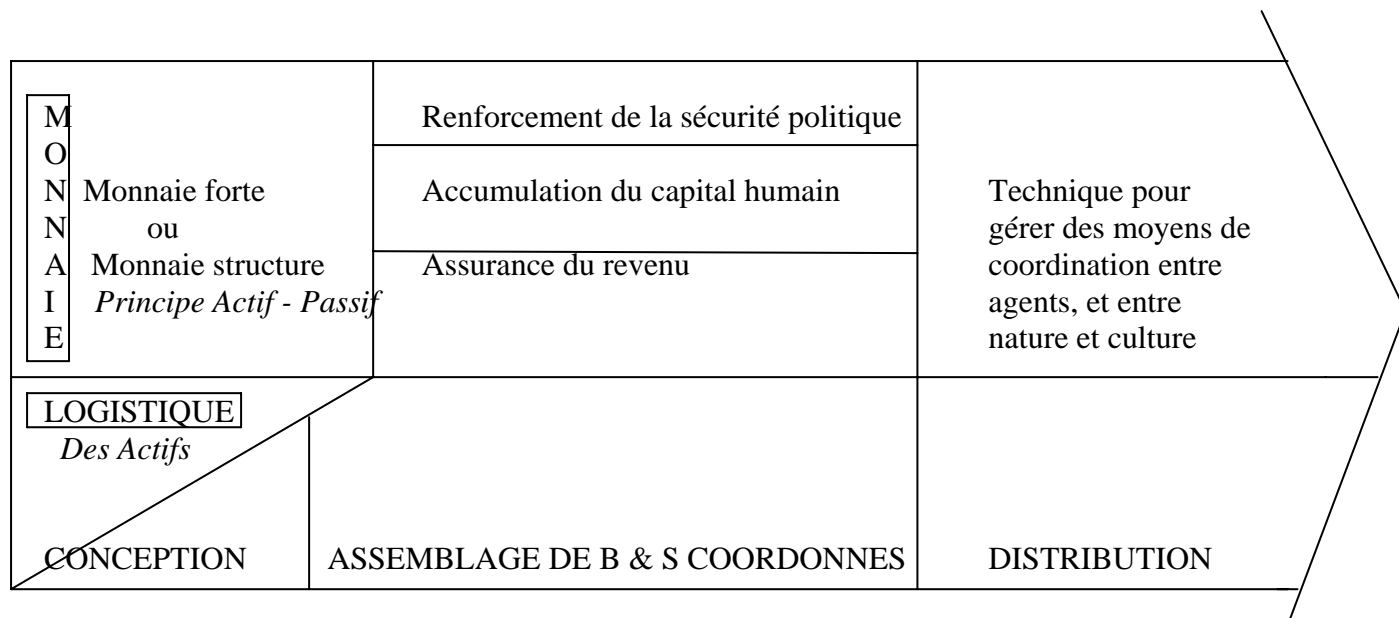
C'est l'exemple de la mort du Christ, « mort » toute relative pour les croyants (puisque le Christ est ressuscité). La monnaie permet le développement des « passions joyeuses » que célébrait SPINOZA (« *Traité de la réforme de l'entendement* », 17^{ème} siècle, publié en 1904 en français), parce qu'elle permet un « déplacement » permanent, qu'elle repousse la condensation. En ce sens, le parallèle avec la psychanalyse ne peut être que contradictoire : provoquant des actes compulsifs, à bien des égards, la monnaie est le symptôme, elle est une solution ambiguë. A travers le processus de construction d'une monnaie forte, cependant, elle émerge comme une solution pour l'agent. Cela est un tour de force : la monnaie permettant l'analyse structurelle et les déplacements conjoncturels, est entre la parole (qui est construction du réel) et le silence (qui est abstinence et interdiction des pulsions). A travers son utilisation peut en effet se libérer une parole, mais son utilisation est – de façon plus rare - aussi une façon de taire des besoins lorsque l'argent sous sa forme de capital privé s'oppose au bon fonctionnement économique de certains agents salariés – cas des licenciements boursiers -. Autre pied de nez à la psychanalyse : pour FREUD la relation entre besoin et désir est importante et le désir renvoie à la satisfaction du besoin et au retour à une situation originelle. Pour nous, il semble que la monnaie sert de miroir au désir, mais la satisfaction du besoin – un besoin global, à la fois économique immédiat et de sécurité à plus long terme – par cette même monnaie n'occasionne pas un retour symbolique à l'origine. La monnaie autorise au contraire la prise de risque et le « déplacement » continu, nous l'avons vu. Une équation entre structure et conjoncture du fait monétaire, entre besoin de sécurité et jeu avec la variabilité économique, pourrait nous indiquer le moment d'une « condensation » de la monnaie, lorsque celle-ci trouve sa plénitude qui lui donne toutes les dimensions que nous avons vu : objet ambigu, dont la valeur immédiate sur les marchés est une résultante des désirs de tous les agents, plus encore que tout bien, et médiatrice des conflits. Le développement de la monnaie de crédit permet plutôt le développement des passions joyeuses.

[67]

3.1.1.3) *La logistique ou la mise à disposition des biens et services :*

La monnaie et la logistique, dans le domaine de la gestion, sont à l'opposée l'une de l'autre. La monnaie est un rapport public d'exploitation, rapport de force abstrait, à bien des égards, qui ne devient concret qu'à travers les « transferts » qu'il permet, autorisant un déplacement permanent, mais qui toujours approfondit un lien de sécurité, dans le même temps qu'il agrandit l'espace d'une conquête économique : un pas en arrière, deux pas en avant. La logistique est le domaine du concret. Sa définition est la science qui « met à disposition des biens – et services ». Il y a un lien entre les deux : entre le structurel, la

monnaie, qui en servant d'actif - passif assure l'ensemble de l'économie en assurant le revenu de ses agents, et le conjoncturel, la logistique, qui peut mettre des actifs en avant grâce à cet actif - passif ! Aussi, pour reprendre un autre modèle de PORTER (1980), on peut parler de la « chaîne de valeur de la monnaie », en rapport symétrique avec les activités logistiques. ^[68]



Comme représenté dans ce schéma, la monnaie permet une épargne publique de moyens de coordination entre agents, et entre nature (pulsions, qui mènent à des transferts non linéaires) et culture (droit, condensation de l'infrastructure / monnaie sous forme de superstructure). ^[69] Cette épargne permet un déroulement de « plans programmés » de mise à disposition de biens et services pour rétablir l'équilibre menacé par un renforcement de la richesse et de la concentration du programme au fur et à mesure des progrès historiques de l'institution / monnaie. La ressemblance avec le modèle de PORTER est grande : sauf que au lieu d'avoir dans les infrastructures des services généraux d'entreprise, nous avons la monnaie comme système implicite de gestion et de coordination d'actifs ou d'activités. La monnaie « couvre » ces activités, les aidant à se réaliser. On pourrait subdiviser la chaîne de valeur en trois, correspondant à trois phases différentes du KONDRATIEFF. Il est évident que les valeurs et les apports de la monnaie ne seront pas les mêmes selon que l'on se situe en phase d'apport et de constitution de réserves monétaires (phase B), en phase de déroulement du crédit monétaire (phase A), ou en phase de dissipation de la monnaie forte et remplacement par une autre monnaie forte (ce que nous appelons la phase C, en fait une autre phase B). Ce modèle illustre en somme les relations entre sphère monétaire (la monnaie) et sphère réelle (la logistique au sens large). Ces deux fonctions (monnaie et logistique) représentent deux pôles opposés du fonctionnement de l'économie : la monnaie est à la fois une forme d'épargne (et en tant que tel une infrastructure sur le plan de l'économie) et une superstructure (sur le plan

du droit), la logistique donne des forces à la monnaie pour lui permettre de dépasser ses contradictions fond/forme dans l'horizon temporel de réalisation historique des choses, en mettant en avant et en scène des actifs, et des actifs, et des actifs... Cette présentation dynamique nous permet maintenant de passer à la monnaie pour tenter de la définir comme système de gestion de ressources conditionnantes. Il s'agit de discuter le contenant et le contenu. L'évolution de leurs relations prend un sens dans le vécu et si possible (à condition d'avoir pris conscience du vécu), dans la gestion des cycles structurels. Mais avant de faire cela, prenons juste un exemple pour rendre le développement un peu plus concret et « actuel ». Nous disons que la monnaie et la logistique constituent deux pôles opposés du fonctionnement économique. Deux pays incarnent bien l'un et l'autre : les Etats-Unis ont la monnaie internationale, et Singapour est une plateforme logistique pour l'Asie en développement. Le pari ultime de la monnaie internationale dollar, c'est de faire plier la réalité économique et tout son contenu, toute sa dynamique, sous la force de son système d'assurance. Ainsi FRIEDMAN déclare que le dollar convient partout, même à Singapour (en effet, Singapour a pour monnaie le dollar Singapourien). C'est une extension extrême de la monnaie internationale, qui prétend dominer et même peut-être surpasser les cycles structurels : cycles de cinquante ans, et pourquoi pas de cent ans pour les Etats-Unis d'Amérique, auquel cas les cycles, rejoignant la durée des révolutions industrielles, seraient abolis. Peut-être l'euro aurait parmi ses missions de « contestation » du monopole du dollar, de rétablir la polarité monnaie / logistique, qui permet de gérer la dynamique, ce qui aurait pour signe le repli des monnaies des grandes régions dans les grandes régions, ce qui aurait aussi pour but de casser le continuum réserves / crédit d'une monnaie hégémonique, et de rétablir une polarité structurante et dynamisante, cette fois à l'intérieur de la structure d'information / monnaie. Cela aurait pour conséquence une compétition plus grande au titre de la monnaie de réserve.

3.1.1.4) La monnaie, un système de gestion dynamique et coordonné de ressources :

On peut donc comprendre la monnaie comme un moyen de gestion et de coordination de ressources. C'est un signal qui transforme le droit (superstructure) en moyens de tirer sur ce droit pour obtenir plus (infrastructures). La monnaie est le lieu d'importants conflits internes. Elle est un nœud de coordination qui véhicule des conflits. Elle représente le droit à accumuler, et en même temps permet de contester cette accumulation en coordonnant les actifs possédés et donc en les mettant les uns et les autres en concurrence ce qui attise les convoitises. Elle est le moyen de sa propre dialectique. En clair elle domine la sphère réelle, celle de la « logistique », en lui donnant les moyens de se mettre en mouvement mais en

tâchant de dépasser les cycles qui montrent des convulsions entre sphère monétaire et sphère logistique. En effet, selon la théorie d'AGLIETTA et ORLEAN, la monnaie est le lieu d'un triangle d'ambiguïté *Objet / Sujet / Conflit*. La monnaie objective les actifs, permet donc de les exploiter. Ce triangle a une application très vaste, qui va jusqu'aux relations entre deux agents. Le sujet transformé en objet devient ambigu, il véhicule mal l'information, la retient. L'objet rendu mobile, acquiert des caractères d'un sujet, il échappe à son possesseur. En clair, le nœud du conflit est l'ambiguïté entre l'aspect sujet et l'aspect objet. C'est là où interviennent les cycles. Ils sont le lieu d'une convulsion entre le caractère sujet et le caractère objet et reflètent le niveau maximal d'incertitudes de l'économie, une incertitude si forte qu'elle bloque les anticipations et les décisions des agents et des entrepreneurs. Or, avoir une monnaie forte, c'est être capable précisément d'utiliser les cycles dans le sens de son propre intérêt, en relançant l'économie à bon escient en profitant des cycles. C'est par exemple le cas des Etats-Unis. Le nœud du problème est que cela a un impact considérable sur les relations entre agents économiques. En dominant les cycles et en relançant l'économie de façon subséquente, on peut faire pression pour transformer l'autre en objet (l'immobiliser), et être soi-même davantage sujet (avoir des pulsions et les dominer). Ce doit être grisant... L'illustration n'est pas innocente. Elle traduit réellement ce que peut l'économie dominante. C'est un mouvement auto validant : il confirme le pouvoir de la monnaie. Maîtriser les cycles, c'est conforter la dimension structurelle de son outil (la monnaie, ici comprise comme monnaie forte) chez soi : renforcer la sécurité politique, par exemple ; et avoir à sa disposition une relance conditionnelle de la conjoncture chez « l'autre » (un pays dominé) : distribuer le surplus accumulé chez soi du fait de la monnaie structure, sous forme de crédit permettant de développer le travail et la création de richesse chez autrui, sous condition c'est-à-dire avec une prise de participation au capital, capital privé qui deviendra « public » puisqu'il est libellé en monnaie forte. C'est l'illustration de plusieurs théories qui tourne autour de la monnaie : les liens 1°) entre monnaie structure et monnaie conjoncture, ou 2°) entre réserves à domicile et crédit chez autrui (avec une façon dynamique de gérer cela aujourd'hui, puisque la monnaie internationale est par définition une monnaie ayant fonction de réserve), et finalement 3°) la capacité en peu de temps avec la monnaie d'avoir un large impact géographique international. Mais pour conserver l'essentiel, il faut pour avoir une monnaie forte, comme l'Angleterre avait été la première historiquement à le comprendre et à l'appliquer, être capable de « vendre du temps », vendre une capacité à résister aux cycles, cycles qui, l'agent le plus conscient de lui-même, ont tendance à pouvoir le transformer en objet chômeur. Le temps aussi est une matière en ceci qu'il contient et tour à tour libère les conflits.

3.2) Le Diamant Appliqué à la Monnaie (D.A.M.) et un système de gestion des ressources

3.2.1) Résumer ce qui a été écrit sur le D.A.M. :

Il est temps de résumer ce que nous avons dit au chapitre précédent car il s'agit d'une quantité d'apports, de « matière » pourrions-nous dire, et ces apports ont pour vocation de former un tout cohérent, par le biais de mises en relation pertinentes, il s'agit maintenant de le montrer. Tout d'abord, le lecteur aura remarqué que, si on a abordé plusieurs sujets qui tous, sont des pôles du D.A.M. (« marxisme », « psychanalyse », « logistique », « monnaie »), il ne s'agissait en fait que de parler de la monnaie. On débouchait sur la suggestion que celle-ci est un système de gestion de ressources (de ressources « stratégiques » pourrions-nous dire, en précisant que la monnaie a cette propriété de rendre toutes les ressources « stratégiques », en ceci qu'elle les coordonne). Nous le montrerons en remettant systématiquement en relations binaires chacun des pôles du D.A.M., et en observant « ce qui sort ». La monnaie est, rappelons-le, un « actif - passif », et ce qui en sort ce sont des actifs coordonnés : mieux les connaître et les nommer, c'est mieux connaître le système de la monnaie.

3.2.2) Modèles en deux, trois, quatre pôles : organiser une confrontation pour faire sortir du système : des actifs (directions), et un sens :

Avant de faire ce résumé puis cette mise en relation (qui permettra de dégager en priorité des directions), nous choisissons de montrer que le système de la monnaie a un sens très fort au travers de trois modèles permettant de l'approcher : un modèle à deux pôles (« logistique » et « monnaie ») : la chaîne de valeur de la monnaie ; un modèle à trois pôles (« objet », « sujet », « conflit ») : le faisceau d'ambiguïté de la monnaie ; un modèle à quatre pôles (« marxisme », « psychanalyse », « logistique », « monnaie ») le D.A.M. Diamant Appliqué à la Monnaie. Le premier modèle montre les relations conjoncturelles quantitatives et les effets de domination, qualitatifs, entre sphère monétaire et sphère logistique, c'est un modèle dualiste. Le second modèle montre l'attaque de l'ambiguïté qui découle du dualisme. Le troisième modèle permet en revanche d'exposer d'éventuels surplus du système de la monnaie qui n'est plus seulement en contradiction avec lui-même, et de se frayer un éventuel chemin vers l'unité, à travers une discussion très fine des commentaires faits par 1°) le marxisme en face des contradictions : la monnaie aurait du mal à surmonter ses contradictions ce qui serait générateur de conflits en chaîne (dans ce cas l'ambiguïté n'est pas constructive, et tout conflit est matériel, la monnaie ne résout rien, cette logique s'inscrit dans la tradition de pensée où la monnaie n'est qu'un voile et où le voile n'a aucune fonction sacrée) ; puis à

travers une discussion aussi fine des commentaires faits par 2°) la psychanalyse : le conflit n'est pas matériel, de plus il est interne au sujet, dans ce cas on suppose que le conflit n'est pas à proprement parler matériel. Il est utile de préciser qu'en économie le fait que le conflit soit matériel renvoie à une échéance temporelle courte – les agents veulent réaliser, « aliéner » leurs actifs – ce qui confirme que les cycles ne seront pas surmontés par une « vision ayant plus de souffle », alors que le fait que le conflit ne soit pas matériel – mais, par exemple, culturel – évoque des échéances plus longues et une vision « ayant suffisamment de souffle pour renverser les cycles ». On voit que nos trois modèles sont complémentaires et qu'ils montrent l'ambiguïté du temps et sa relation avec la monnaie. La monnaie tire son pouvoir, d'une certaine façon, de la sphère sacrée ^[70] et cela lui donne pouvoir pour vendre le temps, pour vendre le pouvoir temporel ; dans un deuxième temps, le pouvoir du temps issu du pouvoir venu du sacré devient un pouvoir sur l'espace. (Propriété d' « horizontalisation » de la monnaie de crédit). Le trinôme sacré – temps – espace, est le méta langage de la monnaie. Le sens très fort du système de la monnaie est : 1°) de véhiculer une certaine ambiguïté, 2°) d'être capable de se confronter à cette ambiguïté, de muter et de dépasser l'ambiguïté, c'est le caractère d' « ambiguïté constructive » de la monnaie. Venons-en dès lors au résumé qui doit confirmer ce constat.

3.2.3) Points saillants de la discussion de quatre pôles en relation dans une tension devant être dépassée dans un principe générateur, autour de la construction de la monnaie elle-même qui construit le monde économique :

La discussion en quatre pôles permet de vérifier si le problème posé a effectivement une issue, au travers d'une discussion serrée des relations entre infrastructure et superstructure. L'issue si elle existe porte sur le sens de l'histoire, par le moyen de l'économique et de son vecteur moderne la monnaie. Pour les marxistes, c'est le conflit matériel qui est le moteur de cette histoire. La monnaie n'a aucun rôle de médiation, elle est un voile dans un univers où de plus la dimension sacrée est niée. Mais il s'agit pourtant de discuter des relations croisées complexes, qui peuvent être cycliques, entre la nature à l'extérieur, et la culture à l'intérieur. La psychanalyse nous apporte alors des outils pour penser un conflit qui pourrait être refoulé, condensé, déplacé, et ainsi pourrait permettre de fuir la fatalité des conflits matériels, par un développement des « passions joyeuses », une fois le nœud résolu. La monnaie est dans ce contexte elle-même un outil psychanalytique, permettant des « déplacements » des conflits, et proposant comme « outil freudien de retour à l'origine »... une amélioration de la sécurité politique par une amélioration de la coordination interne (au pays) entre les agents. Un grand débat se situe donc entre marxisme et

psychanalyse : ni les symptômes ni les résultats ne sont les mêmes. Il faudrait néanmoins approfondir la problématique des liens entre besoin et désir, avec le développement historique des secteurs d'activité et celui de la monnaie. La logistique intervient alors pour apporter autant d'objets dans l'univers du véritable « sujet » complexe d'analyse qu'est la monnaie, objet complexe sinon sujet vivant : elle est seulement un objet de médiation des conflits entre les sujets vivants que sont les agents économiques. La chaîne de valeur de la monnaie, c'est cette chaîne entre ce principe actif - passif qu'est la monnaie avec ses trois fonctions : 1°) renforcer la sécurité politique, 2°) favoriser l'accumulation du capital humain, 3°) constituer une assurance du revenu, chaîne adossée aux actifs apportés selon demande par le système logistique de l'économie réelle. Il y a un rapport d'ambivalence entre les deux systèmes, monétaire et logistique, rapport d'ambivalence qui se « condense » lors de « cycles » dans lesquels la monnaie, si elle est forte, prend le dessus sur le monde logistique, et si elle est faible, est remise en question dans ses fondements, par exemple la sécurité politique. Ainsi, la monnaie pour finir, est le lieu d'une ambiguïté irréductible entre objet et sujet, et les conflits qui en résultent. La monnaie est un défi consistant à dominer les cycles pour imposer son propre rythme et soumettre l'environnement (les autres pays), à certaines cadences, certains rythmes, les cycles en question, pour se déclarer plus ou moins actifs et plus ou moins créateurs de richesses, quand on n'est pas happés par un dysfonctionnement suprême, qui remettrait en cause toute l'évolution économique, qu'est le risque de guerre. La monnaie pour échapper à ces turpitudes qui sont contraires à son essence (MARX avec sa loi de décroissance du taux de profit raisonne à l'intérieur d'une seule phase de KONDRATIEFF, une vingtaine d'années, sans prendre en compte les phénomènes d'apprentissage culturels, politiques et monétaires qui sont d'ailleurs liés entre eux), n'a qu'à se concentrer effectivement sur la gestion des cycles, améliorer – c'est son défi – son ambiguïté constructive, qui, sur le plan monétaire, compenserait en quelques sortes la destruction créatrice de la sphère réelle, chère à SCHUMPETER.

3.2.4) Relation marxisme / psychanalyse :

Le marxisme raisonne dans le cadre d'une seule phase de KONDRATIEFF. La psychanalyse permet de repousser l'échéance. Tirant sa cause d'un horizon très lointain (la perte des attributs du père très lointain), elle peut permettre de se projeter dans un horizon futur également très lointain : faire crédit à la vie par un développement des « passions joyeuses ». Ce qui sort de ce débat, c'est une question sur l'échéance à laquelle on peut prétendre penser.

3.2.5) Relation entre marxisme et logistique :

On ressent ici un « manque » au sens psychanalytique : c'est la monnaie. Celle-ci, objet complexe, a en effet pour attributs d'être à la fois une infrastructure et une superstructure. A l'inverse, penser l'économie uniquement en terme d'infrastructure fait rester à l'intérieur d'un « œuf » en quelque sorte : d'une conception. Et cette conception, chez MARX, est de s'opposer à l'ordre existant. L'agent est « prisonnier » de la monnaie - marchandise et il a intérêt de la dénoncer pour être libéré : il n'utilise alors pas son potentiel d'ambiguïté constructive pour déplacer les conflits vers le haut ou au moins vers la traversée plus ou moins indemne du cycle. Ce qui sort ici, c'est la notion d'aliénation. Cette relation est non coopérative, c'est une relation à inscrire dans les signes « moins ». Elle s'ajustera par défaut.

3.2.6) Relation entre marxisme et monnaie :

La nature de la monnaie n'a pas été comprise par MARX : par nature, la monnaie met en branle un système d'actifs, elle ne reste pas une monnaie - marchandise (forme qu'elle a pu prendre de façon transitoire mais qui est en fait le contraire de la monnaie, laquelle a des fonctions sacrées). La monnaie de crédit est intimement liée à l'évolution économique et à sa multiplication du nombre d'actifs. Cette relation est aussi à inscrire en « moins ». La pensée de MARX révèle un idéal-type, intéressant et typique en soi, d' « équilibre non coopératif » entre agents (capitalistes et prolétaires). Justement, la monnaie permet un jeu d'apprentissage de plus de coopération en introduisant ses déséquilibres. Ceux-ci et leur dialectique avec le conflit interne à la monnaie, permettent de penser le passage de une phase KONDRATIEFF à plusieurs enchaînées, et de montrer l'apport de ces phases, jusqu'à la phase dépressive qui accouche de... la monnaie forte ! Le différentiel, c'est bien de s'autoriser de penser une échéance intermédiaire entre... l'éternité et l'imminence du conflit matériel, cette échéance est le trend d'environ soixante-dix / soixante-quinze ans.

3.2.7) Relation entre psychanalyse et logistique :

Comment peut-on mettre à disposition des biens et services ? On peut le faire simplement en faisant dériver son action de celle d'autres agents, d'autres actifs. Il y a sans doute un lien entre l'horizon quasi-infini que permet la psychanalyse, et la capacité d'offrir beaucoup de biens, pour nourrir la demande issue du désir. Il y a donc une relation positive, ouverte. Mais nous avons vu aussi qu'il convient de passer par un intermédiaire : la monnaie. En pratique, c'est elle qui permet l'intermédiation entre l'infini du désir et la rareté des biens : en imposant des cycles qui remet chaque agent en question et en cause, en les dépassant

éventuellement si c'est une monnaie forte ce qui permet de rallonger l'échéance et de sortir de l'aspect matériel, « marxien », des conflits, mais tout en restant dans l'optique du pouvoir temporel, par siècle, qui à une certaine époque signifiait une unité de temps culturelle. Nous ouvrirons le débat sur la gestion de la culture par le biais de la monnaie et le moyen de protection(nisme) sécuritaire et politique que cela permet.

3.2.8) Relation entre psychanalyse et monétarisme :

Cela permettrait virtuellement de penser les changements de climat de culture économique en rapport avec l'économie : du trend mercantiliste au trend capitaliste puis au trend planiste. Nous nous y risquerons puisque toute notre thèse – les relations entre monnaie et guerre à travers les cycles structurels- suppose une réhabilitation au moins partielle du présupposé mercantiliste suivant lequel guerre et commerce sont les deux moyens d'échange entre nations, moyens finalement fort comparables. Nous tenterons de réduire le problème de la guerre dans le problème de la violence élémentaire et dans la problématique de la victoire annoncée de la civilisation (culture) sur la nature (pulsions). La monnaie dans les temps modernes n'a-t-elle pas été inventée pour médiatiser cette évolution ? Si elle est un voile, c'est un voile entre le commerce et la guerre. On peut penser cette problématique à hauteur humaine en passant par les phases, les cycles, et les trends (trois phases) KONDRATIEFF. En revanche, la psychanalyse permet un autre voile : c'est permettre, à rebours, la transformation d'un conflit économique matériel en conflit culturel à plus longue portée. Ces concepts issus de la psychanalyse nous donne des moyens d'investigation heuristique du futur, très puissant. Cela peut permettre en partie de dépasser même le problème de la monnaie. Cela peut permettre surtout de penser le changement de forme ou de nature de la monnaie. Car celle-ci est en perpétuelle évolution. La relation est positive, sous la forme d'outil d'investigation du futur à courte, moyenne, longue portée.

3.2.9) Relation entre logistique et monnaie :

Cette dernière relation est l'occasion d'introduire la suite de notre raisonnement. Les relations entre sphère monétaire et sphère logistique, sous la houlette de la monnaie si on part du présupposé que le principe de la monnaie libre s'applique – ce qui est virtuellement exact puisque c'est le principe qu'applique le pays empire dans ce monde, les Etats-Unis, et qu'il impose aux autres pays et G.R.C.H. -, débouche sur l'acceptation de l' « ambiguïté constructive » de la monnaie, laquelle accouche alors sur un système de développement d'une « sphère de la conception » très importante. On produit des objets modulaires, des « super objets » en quelque sorte, presque des sujets puisqu'ils interrogent le monde car ils sont

appelés, à la limite, à contenir le monde. L'ambiguïté des agents - sujets normalement constitués face à ces « super objets » crée par défaut une nouvelle sorte de monnaie. Ce sont, par exemple, les heures passées à la programmation – d'un programme, d'une entreprise, de l'économie, de la société...- et qui sont passées comme capital au bilan des entreprises de la « nouvelle économie ». Capital, rapport d'exploitation privé, et presque (bientôt) monnaie, rapport d'exploitation public. La sphère réelle augmente sa part d'auto conception pour elle aussi agir sur les cycles – par défaut - : les cycles production / distribution / conception et reproduction.

3.3) La reproduction dans la complexité :

Le système économique est complexe. L'ajustement stocks / flux s'opère en prenant d'un côté, des stocks de capital humain, de l'autre côté des flux d'argent. D'autre part, la reproduction du système se fait en véhiculant des déséquilibres ; il y a d'un côté la production, de l'autre côté la conception, le troisième terme est la monnaie. Autant de modèles pour montrer le besoin d'avoir un modèle du sens qui nous indique quel méta langage véhicule le système économique, imperceptible à première vue, pouvant le devenir si on y prête attention, et permettant que l'économie soit aussi une culture. Ainsi, en se monétarisant, l'économie augmente la part du désir par rapport au besoin, ce qui change tous les paramètres : sécurité, dépenses, communication, enrichissement personnel, gestion du patrimoine, gestion des organisations... La monnaie est un outil préconscient que l'homme a inventé pour se fournir des passerelles entre périodes afin de construire la dimension culturelle du jeu. Les cycles rendent le jeu historiquement d'abord cruel, puis ludique. A la fin des temps prévisibles, le nouveau rapport entre le désir et le besoin change la façon de gérer toutes les formes de risques. Il nous faut maintenant, après avoir posé tant de termes issus parfois d'horizons disciplinaires différents, poser un modèle véhiculant un sens sensible et utilisable.

4) Conclusion, limites, et apports :

En somme, nous pouvons nous fixer une conception de la monnaie comme matrice de la restructuration permanente des liens de crédit entre agents, régions, et secteurs, d'une part, et d'autre part englobant son contraire, et s'appuyant sur quelques grandes logiques issues de diverses sciences humaines (marxisme, psychanalyse, mais aussi les relations entre monnaie et logistique). Et d'autre part, nous pouvons projeter cela dans le temps, pour mesurer son

efficacité (capacité effectivement atteinte d' « englobement du contraire »), et pour la gérer effectivement.

Mais une théorie sociale de la monnaie reste encore largement contradictoire avec une théorie internationale ou mondialisée de la monnaie. Notre modèle est un modèle heuristique qui n'a d'intérêt surtout que si à terme le « secteur monétarisé » de l'économie mondiale peut effectivement nettement dominer, en quantité, le « secteur non monétarisé », ce qui est encore loin d'être le cas ; et si à cela s'ajoute, au niveau de la planète, une forme d' « harmonisation des droits sociaux », ce qui n'est pas le cas non plus. Il reste donc un modèle largement projectif et spéculatif, mais qui garde son utilité, sous réserve de le compléter par des études empiriques plus poussées.

Il est toutefois hautement intéressant de noter les études menées par un groupe de recherche réunissant des spécialistes de sciences sociales, sous l'égide de AGLIETTA et ORLEAN (1998), sous le titre de « La Monnaie souveraine ». Pour BIROUSTE (1998), la monnaie est le moyen d'une gestion du Soi par le sujet, confronté douloureusement au problème de sa dette de vie, de son manque de défense naturelle face aux difficultés, économiques naturellement à travers un mix droit / nature / expérience passée, du fait d'une perte de l'instinct par l'espèce humaine.^[71] Le Sujet humain se réfugie dans la Société, au travers de son moyen médiatisant qu'est la monnaie. Il envoie son Soi aux avant postes de la gestion du signe dans l'environnement social, et tout cela le mènerait petit à petit au rendez-vous d'une Réunion Monétaire, à un moment de sa vie. Au moment de la Réunion Monétaire, l'individu – virtuellement une monnaie lui-même -, fait place à la personne, seule autonome et apte à gérer à la fois la monnaie désormais détachée de lui, et les objets. Entre temps, la monnaie a toujours suivi le Sujet. Elle devient aux yeux de celui-ci une Institution quand elle lui rend ce service de Réparation Psychique à travers la Réunion. Elle l'assure (économiquement), elle le répare (psychanalytiquement), elle l'intègre (socialement). Pour THERET (1998) enfin, la monnaie est, avec le droit, le principal sous-système médiateur de la société, antérieur à la société elle-même. Elle permet de réduire « le bruit » issu des relations entre sous-systèmes du système sociétal.^{[72] [73]}

Aussi, si certaines restructurations entre secteurs plus qu'entre nations, s'opéraient dans l'avenir, notre modèle aurait pu en effet peut-être permettre de préciser des sous-systèmes sectoriels avec leurs arguments, des paramètres de bruit pouvant induire des conflits à partir desquels le système tout entier « reviendrait en arrière », ou au contraire des sortes de Réunions Monétaires Collectives, moments à partir desquels on pourrait calculer la durée nécessaire pour la pleine « intégration » des sous-systèmes, les paramètres à harmoniser pour

que l'inconscient puisse en quelque sorte « remonter » favorablement les informations, et les variables à gérer de façon plus consciente. ^[74]

Notes de fin de texte :

^[1] Si WALRAS a créé un modèle d'équilibre général où la monnaie ne figure pas, il n'en reste pas moins qu'il avait eu une certaine intuition d'un phénomène de monétarisation de l'économie au travers de cycles économiques. Pour preuve l'article de BRIDEL, « *Dépréciation de la monnaie et épargne forcée. Une contribution négligée de WALRAS à la théorie monétaire des cycles* ». Le modèle d'équilibre général figure dans « *Eléments d'économie politique pure (ou théorie de la richesse sociale)* ».

^[2] AGLIETTA & ORLEAN (sous la direction de), « *La monnaie souveraine* ».

^[3] WICKSELL, « *Ueber Wert, Kapital und Rente* ».

^[4] WICKSELL, « *Interest and Prices* ».

^[5] KEYNES, « *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie* ».

^[6] KEYNES, « *Essais sur la monnaie et l'économie* ».

^[7] d'après CASSEL, « *Theoretische Sozialökonomie* ».

^[8] Voir l'article de DIEBOLT, « *La théorie de la sous-consommation du cycle des affaires de Emil LEDERER* ».

^[9] SAY, « *Traité d'économie politique* ».

^[10] DUPONT, REUS, « *Épargne forcée, inflation et croissance : l'économie monétaire selon D. H. ROBERTSON* ». L'article de ROBERTSON est « *Épargne et Thésaurisation* ». Il y eut une célèbre discussion entre ROBERTSON et HAWTREY au sujet des cycles monétaires. WICKSELL aurait été le premier, d'après S. GUILLAUMONT JEANNENNEY, à utiliser le terme d' « épargne forcée ». PIGOU en a aussi parlé. ROBERTSON a surtout utilisé le terme de « rationnement automatique ». WALRAS a créé un modèle d'épargne forcée en menant une analyse économique par période. C'est en réagissant contre la notion d' « épargne forcée » que KEYNES a justifié l'existence de la monnaie macro économique, en créant la théorie macro économique. Il a trouvé une « solution », que l'on peut qualifier de systémique, là où d'autres s'en étaient tenus à dénoncer un « symptôme », de malaise sociétal notamment par rapport aux interventions de l'Etat et au rôle non clarifié des entrepreneurs, ainsi que de dysfonctionnement économique.

^[11] GAFFARD, « *Monnaie, intérêt et investissement. Eléments pour une théorie de la régulation macro économique* ».

^[12] FRIEDMAN affirme que la monnaie est neutre. Cela lui permet de justifier la Théorie Quantitative de la Monnaie comme base des politiques macro économiques qu'il préconise. Mais du coup, l'inflation ainsi empêchée au niveau national, peut être répandue dans le monde. La monnaie nationale américaine y est en effet abondamment exportée. La TQM est une théorie adaptée à une monnaie mondiale. Ces deux buts, désormais, de la politique monétaire américaine, le but national, et le but mondial – ce dernier non dit -, permettent à FRIEDMAN d'oublier tout principe de régulation de l'économie, au niveau mondial, autre que purement abstrait. Ainsi, si nous ne citons pas excessivement les auteurs libéraux américains dans cet article, c'est que notre optique s'oriente vers des recommandations régulatrices, et que les libéraux américains ont réfuté toute idée d'une régulation autre que celle transitant par les marchés. Or KEYNES, déjà, avait montré que pour que la monnaie ait un rôle pleinement social, il fallait dénoncer la théorie de l'équilibre général de WALRAS, et montrer que celle-ci ne permet pas de penser le temps, ni non plus la monnaie. Et ensuite, on pouvait penser la macro économie, théorie en tous points opposée à la théorie de WALRAS, et faire des recommandations en faveur d'une régulation économique : au niveau national à son époque, mais rien n'empêche d'envisager non plus des niveaux de consolidation de la politique monétaire plus étendues aujourd'hui, afin de tenir compte de l'expansion du territoire de l'économie mettant en œuvre des politiques macro économiques effectivement post keynésiennes : le niveau des grandes régions d'une part, mais aussi le niveau mondial (pourquoi pas ?), d'autre part. Ce dernier niveau ne peut pas compter que sur une régulation par les marchés financiers, car sinon il ne s'agirait plus à proprement parler d'une politique macro économique, mais plutôt micro économique !

^[13] L' « oubli » de la régulation par les libéraux américains une fois constaté, on peut faire observer dans la foulée que pour les auteurs les plus libéraux, la théorie des cycles économiques longs – du type KONDRATIEFF – est une fiction, une théorie de type pré scientifique et non scientifique. Une réflexion sur le lien entre monnaie, évolution des formes sociales de l'existence et leurs liens avec l'économie, ainsi qu'avec les cycles longs, paraît donc, en l'état actuel des choses, être totalement hors de leur portée... ou du domaine du non dit. Il s'agit

pourtant bien du domaine d'étude de cet article. Voilà pourquoi nous ne pouvions citer ces auteurs libéraux plus avant.

^[14] HAYEK sur la monnaie : « *Reflexions on the pure Theory of Money* ». Notamment aussi : « *Monetary Theory and the Trade Cycle* ».

^[15] FRIEDMAN expose cet argument dans « *Dollars and Deficits* ».

^[16] Le processus par lequel la monnaie acquiert effectivement droit de cité et où son utilisation devient aux fondements du lien économique, puis social, des relations entre agents et membres de la société.

^[17] VON MISES, « *L'action humaine* ».

^[18] Dont la dimension interne est le revenu, la dimension externe la monnaie.

^[19] Parmi les ordo libéraux : les fondateurs de l'Ecole de Fribourg, et pères de « l'Economie Sociale de Marché », EUCKEN et RÖPKE connus au delà des frontières. EUCKEN, « *Die Grundlagen der Nationalökonomie* », & « *Die Grundsätze der Wirtschaftspolitik* ». RÖPKE, « *Civitas Humana. A human order of society* », & « *Au-delà de l'offre et de la demande. Vers une économie humaine* ». D'autres auteurs sont très connus en Allemagne en particulier : BÖHM, MIKSCH, MÜLLER-ARMACK, RÜSTOW. Plus récemment, l'ancien Directeur de la Banque Centrale Allemande, TIETMEYER, s'est fait remarquer comme l'un des représentants de ce courant. TIETMEYER, « *Herausforderung Euro* », & « *Basel II – das neue Aufsichtsrecht und seine Folgen* ». A noter qu'en France, bizarrement, la formule accolée « économie sociale de marché » est souvent mal comprise, à cause du rapprochement entre la notion de marché et celle de « social ». Cependant, ces auteurs n'ont guère parlé des cycles longs de type KONDRATIEFF. Pourtant, en partant des séries téléologiques à la SIMMEL, ne paraîtrait-il pas logique d'en déboucher sur les cycles longs à la KONDRATIEFF, ou à la DUPRIEZ ?

^[20] Les fondateurs de l'école macro économique du déséquilibre, sont LEIJONHUVUD et CLOWER dans les années soixante. Notamment LEIJONHUVUD, « *On Keynesian Economics and the Economics of KEYNES, A Study in Monetary Theory* ». Et CLOWER, « *The Keynesian Counterrevolution : A Theoretical Appraisal* ». Ces deux auteurs furent rejoints notamment par BENASSY et MALINVAUD, une dizaine d'années plus tard. Pour eux, en macro économie, c'est le déséquilibre et non l'équilibre, qui est naturel. Le fait que l'agent économique de base dispose d'un budget, et qu'il tienne compte de la politique monétaire de l'Etat, n'implique pas l'équilibre. Au contraire, la monnaie est un facteur d'incertitude pour les agents, qui mène à des défauts de coordination entre eux, et un report des déséquilibres dans le temps. Les marchés, supposés être en situation d'interdépendance généralisée, connaissent une situation de report des déséquilibres d'un marché à l'autre et dans le temps. Il peut y avoir des déséquilibres structurels, telle « l'inflation contenue », qui n'est ni de l'inflation à proprement parler, ni du chômage, mais une situation où la rationalité dans l'équilibre entre offre et demande entre les marchés (du travail, des biens, des titres) est prise en défaut. Chaque agent raisonne de façon « duale », car il planifie son budget *ex ante*, tout en sachant que les marchés s'ajusteront *ex post*. Il compte éventuellement sur d'autres pour rétablir l'équilibre souhaité. Cependant, là où on devine qu'une anticipation correcte des nouvelles structures du nouveau cycle long annoncé, pourrait permettre de diminuer de tels biais de rationalité, ces auteurs ne se sont pas appuyés, dans leur réflexion, sur la théorie des cycles longs.

^[21] On en reste plutôt à une dimension technique de la monnaie, et on ne plonge pas dans sa dimension sociale.

^[22] BROSSARD, « *L'instabilité financière selon MINSKY : l'incertitude et la liquidité au fondement du cycle ?* ». Parmi les références pertinentes de MINSKY, « *La structure financière, endettement et crédit* ».

^[23] SCHMITT, « *Théorie unitaire de la monnaie, nationale et internationale* ». Voir aussi SCHMITT, « *Monnaie, salaires et profits* ».

^[24] AGLIETTA, ORLEAN, « *La violence de la monnaie* ».

^[25] AGLIETTA, « *La fin des devises clefs* ».

^[26] cf. note [24].

^[27] cité dans NETTER, « *Circuit du capital, accumulation et création monétaire : une interprétation néo-marxiste* ». L'article référence de LIPIETZ s'intitule : « *La vraie monnaie doit-elle être une vraie marchandise ?* ».

^[28] Des auteurs allemands et autrichiens, en ayant une approche plutôt praxéologique, ont défendu le rôle social de la monnaie d'une façon assez dynamique. Des auteurs français au contraire, proches d'anthropologues, le défendent d'un point de vue plus statique. Les deux voies sont complémentaires, mais ne permettent pas de porter une recommandation définitive de caractère purement politique au sujet de la monnaie. C'est pourquoi une étude scientifique et technique de la monnaie reste possible et nécessaire. Elle sera d'autant plus forte qu'on intégrera à la macro économie la science des cycles longs. De fait, il y a aussi une « technique » en matière de dimension sociale, celle qui vise à « gérer » la « souveraineté monétaire ».

^[29] la théorie de LIPIETZ est aussi citée in TROISVALLETS, « *L'inflation monétaire : un concept en construction dans l'approche régulationniste* ». Remarquons que l'idée même d'inflation monétaire ne vient pas des régulationnistes, mais bien de FRIEDMAN pour lequel « toute inflation est d'origine monétaire ». En passant d'un côté à l'autre de l'Atlantique, une simple idée est manipulée par des obédiences idéologiques différentes voire *a priori* exclusives l'une de l'autre. Car FRIEDMAN tient à son idée de neutralité monétaire. L'expression de « régulation », chez lui, aurait été plutôt restreinte à l'action de la Banque Centrale, une action

juridique minimale, et n'aurait pas concerné les grands rythmes de la vie sociale... Le débat au sujet des liens entre monétarisme et régulation a sans doute un avenir.

[30] cf. note [24].

[31] Tous ces auteurs cités in DALZIEL, « *Central Banks and Monetary Control. When Credit-Money Finances Investment* ».

[32] KONDRATIEFF, « *The Long Wave Cycle* ».

[33] LENINE, « *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme* ».

[34] BOUKHARINE, « *L'Economie de la période de transition* »; voir aussi « *L'impérialisme et l'accumulation du capital* ».

[35] La controverse entre TROTSKY et KONDRATIEFF est longuement citée et explicitée chez GOLDSTEIN, « *Long Cycles : Prosperity and War in the Modern Age* ».

[36] Tous ces auteurs : TROTSKY, MANDEL, CRONIN, SCREPANTI, cités in, GOLDSTEIN, « *Long Cycles : Prosperity and War in the Modern Age* ». Les références citées sont. MANDEL, « *Long waves of capitalist development. The Marxist interpretations* ». CRONIN, « *Stages, Cycles and Insurgencies: The Economics of Unrest* ». SCREPANTI, « *Long Cycles and Recurring Proletarian Insurgencies* ».

[37] HELPHAND (alias PARVUS), « *Die Handelskrisis und die Gewerkschaften* ».

[38] VAN GELDEREN (alias FEDDER), « *Springvloed. Beschouwingen over industriële ontwikkeling en prijsbeweging* ».

[39] Parmi les références de BOCCARA, notamment « *Originalité de la longue phase en cours dans une analyse systémique et historique des cycles longs. Accumulation, population et finance* ».

[40] FONTVIEILLE, « *Les débats théoriques à propos des mouvements longs* ».

[41] Institut International SOROKIN et KONDRATIEFF (The International KONDRATIEFF Foundation), Moscou, adresse : 117218, Moscow, Nakhimovsky prospekt, 32, Russie. Directrice Mme Valentina BONDARENKO.

[42] MENSCH, « *Stalemate in Technology: Innovations Overcome the Depression* ».

[43] Cycles tous cités, détaillés, et rapportés au KONDRATIEFF par SCHUMPETER. SCHUMPETER, « *Business Cycles. A Theoretical Historical and Statistical Analysis of the Capitalist Process* ».

[44] notamment NAMENWIRTH, « *The Wheels of Time and the Interdependence of Value Change in America* ».

[45] sur les cycles longs politiques, également WEBER, « *Society and Economy in the Western World System* ».

[46] également GAUS, « *Menselijk gedrag langdurige economische recessies* ».

[47] MODELSKI, « *Long Cycles, Global Political Evolution, and K-Waves* ». Ouvrage de référence: MODELSKI, « *Long Cycles in World Politics* ».

[48] GOLDSTEIN, « *Long Cycles : Prosperity and War in the Modern Age* ».

[49] DEVEZAS & CORREDINE, « *The biological determinants of long-wave behaviour in socioeconomic growth and development* ».

[50] MARJOLIN, « *Prix, Monnaie et Production. Essai sur les mouvements économiques de longue durée* ».

[51] DUPRIEZ, « *Des Mouvements Généraux de l'Economie* ».

[52] Ainsi les avis de DUPRIEZ ont certainement été écoutés et entendus par les Dirigeants Européens, qui ont finalement décidé d'appliquer, à la demande des américains, le principe d'indépendance des Banques Centrales Nationales et de la Banque Centrale Européenne.

[53] BERRY, « *Recurrent Instabilities in K-Wave Macrohistory* ».

[54] GUTTMAN, « *Le régime de la monnaie de crédit et sa transition actuelle* ».

[55] BOCCARA, « *Poussées périodiques de la pensée sur les cycles longs, récurrence et irréversibilité : de l'apparition des fluctuations de période KONDRATIEFF vers leur mise en cause radicale* ».

[56] RUMYANTSEVA, « *Long Cycles, Global Wars and World Energy Consumption* ».

[57] AYRES, « *Has the Fifth K-Wave Begin in 1990-92? Has it Been Aborted by Globalization?* ».

[58] CHISTILIN, « *Principles of Self-Organization and Sustainable Development of the World Economy : from Local Conflicts to Global Security* ».

[59] PORTER développe et illustre l'argument que les « nouveaux dragons » d'Asie du Sud-Est ont réussi à décoller davantage par une stratégie de positionnement adéquat dans une chaîne de valeur ajoutée économique internationale, que par l'application d'une politique macro économique « orthodoxe » (du type, gestion des relations entre inflation et chômage) – In « *L'avantage concurrentiel des nations* ».

[60] PORTER tire ses réflexions sur le développement économique des nouvelles nations, d'une œuvre de théoricien en marketing et stratégie. La chaîne de valeur des nations émergentes, constitue une transposée de la chaîne de valeur des entreprises, et du champ de force dans lequel elles se trouvent et peuvent penser leur développement. Cette théorie initiale figure dans « *Choix Stratégiques et Concurrence – Techniques d'Analyse des Secteurs et de la Concurrence dans l'Industrie* ». D'après nous, la conjonction de la mondialisation, du « résidu de SOLOW » qui veut qu'une grande part de la croissance ne s'explique pas par les deux principaux facteurs chers à l'économie classique travail et capital, et du poids des organisations et des multinationales même en termes de macroéconomie, rendent ensemble très séduisante une approche sectorielle et intra sectorielle de l'économie qui s'appuierait sur les stratégies des acteurs. Théorie monétaire et économie industrielle devraient

bien sûr examiner les rapports entre le crédit inter secteurs, inter entreprises et inter réseaux, et la croissance de la masse monétaire au niveau mondial.

[61] Le principe d' « englobement du contraire » a été exposé par DUMONT dans « *Homo Hierarchicus* », au sujet de l'Inde et des rapports qui s'y nouent entre la fonction politique et la fonction religieuse.

[62] En tout état de cause, on peut considérer que la monnaie étant cet attribut ambigu, sert aussi à gérer des ambiguïtés du développement. Elle permet aux agents de s'approprier ces conflits et de gérer ces ambiguïtés. On peut penser par exemple qu'entre 1870 et 1940, les dirigeants en Europe, ont joué sur l'ambiguïté entre secteurs d'activité et régions géographiques, pour pousser le développement hors des frontières étroites de leurs nations, grâce à la monnaie. Du point de vue des secteurs, il y avait l'industrie, un secteur monétarisé à l'époque, et l'agriculture, un secteur qui n'était pas encore monétarisé. Du point de vue des régions, il existait avant tout l'Est et l'Ouest de l'Europe. Les dirigeants ont utilisé la monnaie pour faire considérer comme objectifs des éléments du développement, qui certes contenaient de l'objectivité, mais aussi de la domination. C'est pourquoi, à la suite de la Révolution Bolchévique de 1917, en Russie la monnaie a pour l'essentiel été rejetée, à cause de qu'elle symbolisait pour nombre de gens.

[63] Cette approche est en partie psychologique. Mais chaque agent peut se l'approprier avec un modèle « technologique », tel le Diamant Appliqué à la Monnaie. Ce serait bien sûr « encore mieux » si cela permettait de « s'approprier » une monnaie existante le long d'un cycle long. Elle est aussi une manière générale, et assez structuraliste, d'étudier le glissement de signification véhiculé historiquement par la monnaie, par rapport aux dialectiques sectorielles et / ou régionales. Hier : on avait l'ambiguïté secteurs / régions ; aujourd'hui : dans un monde plus développé et où la monétarisation a considérablement augmenté, peut-être est-ce une autre ambiguïté.

[64] MARX, « *Le Capital. Critique de l'économie politique* ».

[65] TOURAINE, « *Mouvements sociaux d'aujourd'hui, acteurs et analyses* ».

[66] FREUD, « *L'interprétation des rêves* ».

[67] En somme, nous souhaitons préciser pourquoi le DAM n'est pas un modèle arbitraire. Dans le marxisme et la psychanalyse, il y a deux concepts sous jacents opposés du temps : d'un côté il apparaît comme très réductible, de l'autre côté au contraire extrêmement extensible. Le couple monnaie (et monétarisme) *versus* logistique est aussi une construction sociale et une construction dans les organisations. Si ces dernières poussent la vénération envers les marchés très loin, elles vont avoir tendance, pour couper court aux conflits accrus que cela entraîne à l'intérieur de l'organisation, de tout transformer en logistique, et d'en oublier une administration un peu plus régulatrice : c'est le « juste-à-temps », bien sûr, qui veut réduire les stocks, c'est l' « empowerment » qui insiste sur l'action humaine plutôt que sur son encadrement, c'est aussi le « reengineering » qui veut réduire drastiquement les frais fixes de l'organisation afin de conquérir la confiance des marchés financiers avides de couper dans les coûts. Les personnes, chacune à leur poste et de la façon la plus réactive possible, sont gérées comme des objets en « juste-à-temps »... Une approche toute logistique ! Aussi un modèle d' « englobement du contraire », mais dans un contexte particulièrement tendu.

[68] PORTER, « *Choix Stratégiques et Concurrence – Techniques d'Analyse des Secteurs et de la Concurrence dans l'Industrie* ».

[69] Après avoir concentré l'organisation par le « juste-à-temps » ou par le reengineering, on recrée de l'administration par l'intermédiaire de nouvelles formes d'épargne – épargne- temps, épargne en capital humain, accumulation de données notamment sur l'environnement – qui permettent à chaque agent de se recréer à son tour des marges de manœuvre, de pouvoir et de négociation. Ainsi, si une série téléologique particulièrement « concentrée » de la vie économique commune est la monnaie, on voit l'avantage à : 1°) analyser la structure inter sectorielle d'où découlent les relations de crédit, et qui change probablement avec les cycles longs ; 2°) remarquer l'existence d'un schéma constant à travers lequel la monétarisation se répand de l'économie *stricto sensu* au domaine social en général : renforcement de la sécurité politique, accumulation du capital humain, assurance du revenu.

[70] Nous tirons cette réflexion du développement d'AGLIETTA et ORLEAN dans « *La violence de la monnaie* » à partir d'une lecture du philosophe GIRARD auteur de « *La violence et le sacré* ».

[71] BIROUSTE, « *Confiance et monnaie. Psychologie des liens réparateur, protecteur et intégrateur* ».

[72] THERET, « *De la dualité des dettes et de la monnaie dans les sociétés salariales* ».

[73] L'intérêt ici de ces quelques auteurs, ajoutés en fin d'article au moment de sa conclusion, est d'alerter sur le fait que le problème non seulement économique est aussi psychologique. Il n'est pas seulement passé mais aussi surtout actuel. Ici, il ne s'agit pas seulement de faits alignés linéairement les uns à la suite des autres, mais d'une mutation psychologique qui nous conduira, lorsque nous serons entrés définitivement dans un nouveau cycle long monétaire – orienté pensons-nous autour de l'euro – à adopter une autre vision de la monnaie, c'est-à-dire une autre vision des relations inter sectorielles ainsi que du projet social auquel peut être adossé l'euro. De futurs articles nous permettront de développer cette vision plus avant. Notre prestation ici est plutôt « technologique », mais l'outil technologique ne peut être manié efficacement que si il y a derrière un droit et une culture.

[74] Nous pensons par exemple, qu'aujourd'hui la majorité des nations dans le monde sont « monétarisées », ce qui était loin d'être le cas il y a trente ou quarante ans. Il faudrait alors un (de) nouveau(x) paradigme(s)

sociologique(s), économique(s), voire politique(s). Nous pensons que les « valeurs » permettent de définir les classes sociales, les problèmes de sécurité sont liés aux nations, enfin les intérêts sont adossés à des secteurs économiques structurés. A cause de son rôle d'intermédiaire dans le monde, l'Europe a pour vocation de supporter une nouvelle vision lors du cycle long qui s'annonce. Et c'est naturellement l'euro qui lui permettra de l'assurer, donc le financer mais aussi l'incarner d'une certaine façon, en tant qu'attribut monétaire, de « technologie monétaire », de l'évolution ici supposée autour de ce genre de projet.

References :

AGLIETTA, « *La fin des devises clefs* », AGALMA La Découverte, 1986.

AGLIETTA & ORLEAN (sous la direction de), « *La monnaie souveraine* », recueil d'articles, Editions Odile Jacob, septembre 1998.

AGLIETTA, ORLEAN, « *La violence de la monnaie* », économie en liberté, puf, 1983.

AYRES, "Has the Fifth K-Wave Begin in 1990-92? Has it Been Aborted by Globalization?", NATO Advanced Research Workshop on KONDRATIEFF Waves, Warfare and World Security, Covilha, Portugal, February 14-18, 2005.

BERRY, « *Recurrent Instabilities in K-Wave Macrohistory* », NATO Advanced Research Workshop on KONDRATIEFF Waves, Warfare and World Security, Covilha, Portugal, February 14-18, 2005.

BIROUSTE, « *Confiance et monnaie. Psychologie des liens réparateur, protecteur et intégrateur* », in AGLIETTA & ORLEAN (sous la direction de), « *La monnaie souveraine* », recueil d'articles, Editions Odile Jacob, septembre 1998, pp. 325-356.

BOCCARA, « *Originalité de la longue phase en cours dans une analyse systémique et historique des cycles longs. Accumulation, population et finance* », Colloque International CYCLES DE VIE ET CYCLES LONGS, 8-9 Juillet 1987 – MONTPELLIER.

BOCCARA, « *Poussées périodiques de la pensée sur les cycles longs, récurrence et irréversibilité : de l'apparition des fluctuations de période KONDRATIEFF vers leur mise en cause radicale* », *Economie et Sociétés, Série Développement, croissance et progrès*, 7-8/93, p. 73-139.

BOUKHARINE, « *L'Economie de la période de transition* », traduction française 1976.

BOUKHARINE, « *L'impérialisme et l'accumulation du capital* » (1925), traduction française Pierre Dockes & Bernard Rozier, 1976.

BRIDEL, « *Dépréciation de la monnaie et épargne forcée. Une contribution négligée de WALRAS à la théorie monétaire des cycles* » - in *Economie et Sociétés, Série Oeconomia, Histoire de la Pensée économique*, P.E. n° 20-21, 10-11/1994, p. 89-114.

BROSSARD, « *L'instabilité financière selon MINSKY : l'incertitude et la liquidité au fondement du cycle ?* », *Revue Economique*, Année 1998, Volume 49 (3), mars 1998.

CASSEL (1911), « *Theoretische Sozialökonomie* », Giard, Paris, 1929, 2 vol. Traduction française « *Traité d'économie politique* ».

CHISTILIN, « *Principles of Self-Organization and Sustainable Development of the World Economy : from Local Conflicts to Global Security* », NATO Advanced Research Workshop on KONDRATIEFF Waves, Warfare and World Security, Covilha, Portugal, February 14-18, 2005.

CLOWER, 1965, « *The Keynesian Counterrevolution : A Theoretical Appraisal* », in F. Hahn, P. Brechlings, dir. *Theory of Interest Rates*, Mac Millan, Londres.

CRONIN, « *Stages, Cycles and Insurgencies: The Economics of Unrest* », in Hopkins and Wallerstein. Editors, *Processes of the World-System*. Beverly Hills: Sage Publications.

DALZIEL, « *Central Banks and Monetary Control. When Credit-Money Finances Investment* », In *Economies et Sociétés*, Monnaie et production, Série M. P., n° 10, 2-3/1996, p. 117-135.

DEVEZAS & CORREDINE, « *The biological determinants of long-wave behaviour in socioeconomic growth and development* », *Technological Forecasting & Social Change*, 68 (2001) 1-57.

DIEBOLT, « *La théorie de la sous-consommation du cycle des affaires de Emil LEDERER* », *Economie Appliquée* 50(1), p. 27-50, 1997.

DUMONT, « *Homo Hierarchicus. Essai sur le système des castes* », Paris, Gallimard, 1971.

DUPONT, REUS, « *Epargne forcée, inflation et croissance : l'économie monétaire selon D. H. ROBERTSON* », *Cahiers d'Economie politique*, Vol. 19 (1991), pp. 55-68.

DUPRIEZ, « *Des Mouvements Généraux de l'Economie* », 3^{ème} Edition, Editions Nauwelaerts, Louvain, Béatrice-Nauwelaerts, Paris (VIe), 1966.

EUCKEN, « *Die Grundlagen der Nationalökonomie* », (1940), Springer, Berlin, Januar 1989.

EUCKEN, « *Die Grundsätze der Wirtschaftspolitik* », (1952), Edition UTB, Stuttgart, Februar 2004.

FONTVIEILLE, « *Les débats théoriques à propos des mouvements longs* », In *Economies et Sociétés*, Série Développement, croissance et progrès, F. 33, 7-8/93, p. 11-37.

FREUD, « *L'interprétation des rêves* », (1899), édition La Bibliothèque du 20^{ème} siècle, 1991.

FRIEDMAN, « *Dollars and Deficits* », Englewood Cliffs. N. J. : Prentice Hall, 1968. Traduit en français sous le titre, « *Inflation et Systèmes monétaires* », Calmann Lévy, 1976.

GAFFARD, « *Monnaie, intérêt et investissement. Eléments pour une théorie de la régulation macro économique* », *Economie Appliquée - Investissement. Eléments pour une théorie monétaire du profit*. N°2, 1980. *Ordre social, monnaie & régulation*, n°2, 3 – 1981.

GAUS, « *Menselijk gedrag langdurige economische recessies* », Malle, De Sikkel, 2^{ème} édition, 1984.

GIRARD, « *La violence et le sacré* », Pluriel, 1972.

GOLDSTEIN, « *Long Cycles : Prosperity and War in the Modern Age* », (Chapitre 3 sur les écoles de pensée) New Haven & London, Yale University Press, 1988.

GUTTMAN, « *Le régime de la monnaie de crédit et sa transition actuelle* », - In *Economies et Sociétés, Monnaie et Production* n° 7/1990, pp. 81-105.

HAYEK, « *Reflexions on the pure Theory of Money* », *Economica* n°33, 270-295, 1931.

HAYEK, « *Monetary Theory and the Trade Cycle* », Publisher Augustus M Kelley Pubs, June 1966.

HELPHAND (alias PARVUS), « *Die Handelskrisis und die Gewerkschaften* », M. Ernst München, 1901.

KEYNES, « *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie* », Bibliothèque scientifique Payot, Edition 1969, traduit de l'anglais par Jean De LARGENTAYE.

KEYNES, « *Essais sur la monnaie et l'économie* », Petite Bibliothèque Payot, 1971, traduction française du « *Treatise on Money* » de 1930 comprenant également d'autres articles. « *A tract on Monetary Reform* » est de 1923.

KONDRATIEFF, « *The Long Wave Cycle* », édition en anglais, 1928 ; première édition en russe, 1926 ; traduction française, Paris, Economica, 1992.

LEIJONHUVUD, 1968, « *On Keynesian Economics and the Economics of KEYNES, A Study in Monetary Theory* », Oxford University Press.

LENINE, « *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme* », Classiques du marxisme-léninisme, éditions sociales, éditions du progrès. Réédition(s). Edition originale 1916. Première édition Française 1920.

LIPIETZ, « *La vraie monnaie doit-elle être une vraie marchandise ?* ». Communication au Colloque de l'ACSES, Couverture Orange CEPREMAP, 7916, Publié dans *Interventions Critiques en Economie Politique*, N°5, Montréal 1980 (art. 840).

MANDEL, « *Long waves of capitalist development. The Marxist interpretations* », Cambridge U. P. et Maison des Sciences de l'Homme.

MARJOLIN, « *Prix, Monnaie et Production. Essai sur les mouvements économiques de longue durée* », 1937, 2^{ème} Edition 1941, PUF.

MARX, « *Le Capital. Critique de l'économie politique* », (1859) Quadrige, Presses Universitaires de France, 1^{ère} édition 1993.

MENSCH, « *Stalemate in Technology: Innovations Overcome the Depression* », Ballinger Pub. Co, June 1978.

MINSKY, « *La structure financière, endettement et crédit* », in « *KEYNES Aujourd'hui Théories et Politiques* », Barrère, 1985.

MODELSKI, « *Long Cycles, Global Political Evolution, and K-Waves* », NATO Advanced Research Workshop on KONDRATIEFF Waves, Warfare and World Security, Covilha, Portugal, February 14-18, 2005.

MODELSKI, « *Long Cycles in World Politics* », Seattle: University of Virginia Press, 1987.

NAMENWIRTH, « *The Wheels of Time and the Interdependence of Value Change in America* ». Cambridge (Mass.), *Journal of Interdisciplinary History*, III n°4, 1973, p. 649-683.

NETTER, « *Circuit du capital, accumulation et création monétaire : une interprétation néo-marxiste* », In *Economies et Sociétés, Monnaie et Production* n°6, février 1990, pp. 107-117.

PORTER, « *L'avantage concurrentiel des nations* », Traduction française, InterEditions, 1993, première publication Américaine, 1990.

PORTER, « *Choix Stratégiques et Concurrence – Techniques d'Analyse des Secteurs et de la Concurrence dans l'Industrie* », Economica Gestion, Traduction française 1990, Publication Américaine 1980.

ROBERTSON, « *Epargne et Thésaurisation* », *Economic Journal*, septembre 1933, p. 399.

RÖPKE, « *Civitas Humana. A human order of society* », 1948, William Hodge & Company, London.

RÖPKE, « *Au-delà de l'offre et de la demande. Vers une économie humaine* », traduit de l'allemand par L. Piau et A. Rosenweg, préf. de RUEFF, Paris, Payot, 1961.

RUMYANTSEVA, « *Long Cycles, Global Wars and World Energy Consumption* », NATO Advanced Research Workshop on KONDRATIEFF Waves, Warfare and World Security, Covilha, Portugal, February 14-18, 2005.

SAY, « *Traité d'économie politique* », 1803, Edition Horace Say, Paris, Guillaumin, 1841.

SCHMITT, « *Théorie unitaire de la monnaie, nationale et internationale* », Albeuve, Castella 1975.

SCHMITT, « *Monnaie, salaires et profits* », PUF, 1966.

SCHUMPETER, « *Business Cycles. A Theoretical Historical and Statistical Analysis of the Capitalist Process* », Edition Martino Pub, Novembre 2005, 1^{ère} édition en anglais 1939.

SCREPANTI (1984), « *Long Cycles and Recurring Proletarian Insurgencies* », *Review*. 7, 2, 509-548.

THERET, « *De la dualité des dettes et de la monnaie dans les sociétés salariales* », in AGLIETTA & ORLEAN (sous la direction de), « *La monnaie souveraine* », recueil d'articles, Editions Odile Jacob, septembre 1998, pp. 253-287.

TIETMEYER, « *Herausforderung Euro* » - München, Hansen, 2005.

TIETMEYER, « *Basel II – das neue Aufsichtsrecht und seine Folgen* », Wiesbaden : Gabler, 2002.

TOURAINÉ, « *Mouvements sociaux d'aujourd'hui, acteurs et analyses* », Editions Ouvrières, 1982.

TROISVALLETS, « *L'inflation monétaire : un concept en construction dans l'approche régulationniste* », In *Economies et Sociétés, Série Théorie de la Régulation*, R n° 5, déc. 1990, pp. 199-219.

VAN GELDEREN (alias FEDDER), « *Springvloed. Beschouwingen over industriële ontwikkeling en prijsbeweging* », *De Nieuwe Tijd*, vol. 18, p. 253 et suiv., 369 et suiv., 445 et suiv.

VON MISES, « *L'action humaine* », édition française, PUF, 1985.

WALRAS, « *Éléments d'économie politique pure (ou théorie de la richesse sociale)* », 1874-1877. 2^{ème} édition, Guillaumin & Cie, Paris, 1889.

WEBER, « *Society and Economy in the Western World System* », Chapel Hill (North Carolina), *Social Forces*, n° 4, 1981, p. 1130-1148.

WICKSELL, « *Ueber Wert, Kapital und Rente* », Jena 1893, repr. Londres 1993, traduit en français sous le titre « *Valeur, Capital et Rente dans la théorie économique récente* ».

WICKSELL, « *Interest and Prices* », Macmillan, Londres, 1936 (1898), réédition Augustus M. Kelley, New York 1965, traduit en français sous le titre « *Intérêts et prix* ».

Documents de Recherche parus en 2007¹

- DR n°2007 - 01 : María Noel PI ALPERIN, Michel TERRAZA
« Test d'inférence statistique de l'indice multidimensionnel flou de pauvreté appliqué à l'Argentine »
- DR n°2007 - 02 : Romina BOARINI, Christine LE CLAINCHE
« Social Preferences on Public Intervention : an empirical investigation based on French Data »
- DR n°2007 - 03 : Jean-Pascal GUIRONNET, Magali JAOU-GRAMMARE
« Educational Mismatches, Wages and Economic Growth : A Causal Analysis for the French Case since 1980 »
- DR n°2007 - 04 : Aurélie BONEIN, Daniel SERRA
« Another experimental look at reciprocal behaviour : indirect reciprocity »
- DR n°2007 - 05 : Charles FIGUIERES, Fabien PRIEUR, Mabel TIDBALL
« Public Infrastructure, Strategic Interactions and Endogenous Growth »
- DR n°2007 - 06 : Dimitri DUBOIS, Marc WILLINGER
« The role of players' identification in the population on the trusting and the trustworthy behavior: an experimental investigation »
- DR n°2007 - 07 : Sandra SAÏD, Sophie THOYER
« Agri-environmental auctions with synergies »
- DR n°2007 - 08 : David MASCLET, Marc WILLINGER, Charles FIGUIERES
« The economics of the telethon: leadership, reciprocity and moral motivation »
- DR n°2007 - 09 : Emmanuel SOL, Sylvie THORON, Marc WILLINGER
« Do binding agreements solve the social dilemma? »
- DR n°2007 - 10 : Philippe JOURDON
« L'étude des cycles de KONDRATIEFF nous permet-elle d'en savoir plus sur la nature sociale de la monnaie ? »

¹ La liste intégrale des Documents de Travail du LAMETA parus depuis 1997 est disponible sur le site internet : <http://www.lameta.univ-montp1.fr>

»

Contact :

Stéphane MUSSARD : mussard@lameta.univ-montp1.fr

